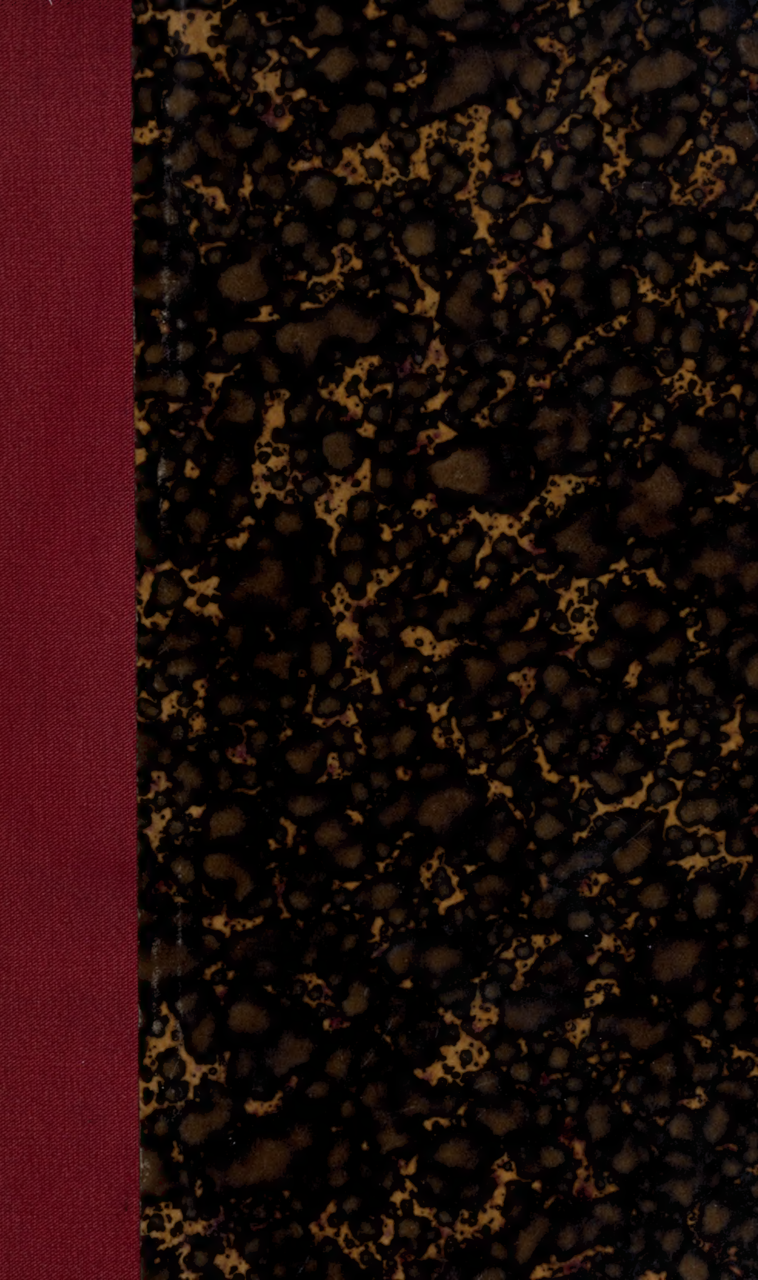


GABRIEL TRARIEUX

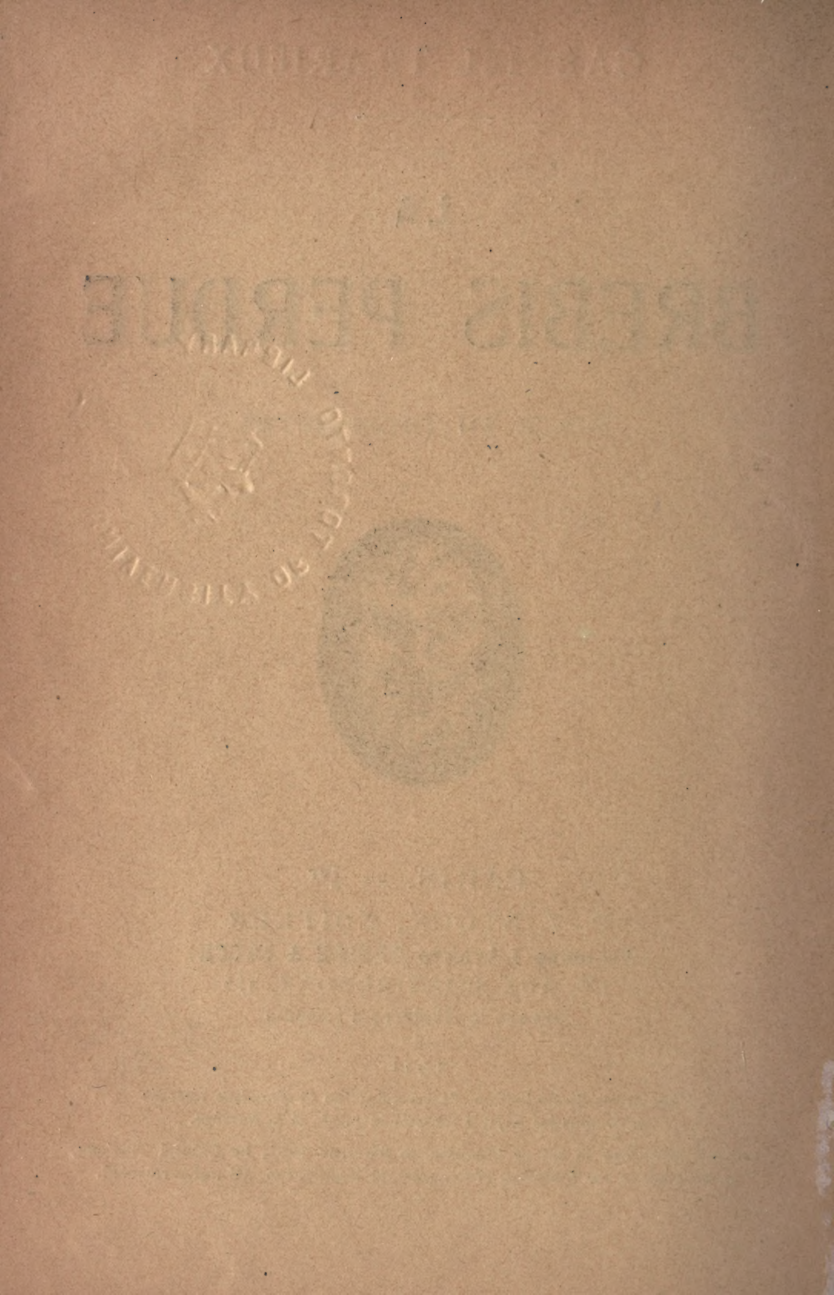
LA BREBIS PERDUE

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

1911



LA BREBIS PERDUE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française,
le 20 novembre 1911.

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

Joseph d'Arimathée. . . . . 1 vol.
Hypatie. 1 vol.
Savonarole . . . . 1 vol.
Sur la foi des Étoiles. . . . . 1 vol.
La Guerre au Village . . . . 1 vol.
L'Otage . . . . 1 vol.
La Dette . . . . 1 vol.
L'Alibi. 1 vol.
Un Soir . . . . 1 vol.

ROMAN

Élie Greuze . . . . 1 vol.

POÈMES

La Chanson du Prodigue . . . . 1 vol.
La Coupe de Thulé . . . . 1 vol.
Le Portique. . . . . 1 vol.

ESSAIS

La Lanterne de Diogène. . . . . 1 vol.
Les Petites Provinciales. . . . . 1 vol.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GABRIEL TRARIEUX

LA
Brebis Perdue

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1911

DE CETTE BROCHURE

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART, SUR PAPIER DE HOLLANDE,

SEIZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS ET PARAPHÉS

PAR L'ÉDITEUR

A M. JULES CLARETIE

En hommage

d'affectueuse reconnaissance.

G. T.

PERSONNAGES

PIERRE GRASLIN, banquier.	MM.	CROUÉ.
GROSSETÊTE, son ex-associé.		BERNARD.
MONSEIGNEUR DUTHEIL, évêque de Limoges.		DELAUNAY.
L'ABBÉ GABRIEL DE RASTIGNAC, son secrétaire.		LEROY.
L'AVOCAT GÉNÉRAL DE GRANVILLE.		MAYER.
LE MÉDECIN ROUBAUD.		GERBAULT.
LE CURÉ BONNET.		PAUL MONNET.
JEAN FRANÇOIS TASCHERON, ouvrier.		ALEXANDRE.
FLORESTAN DES VANNEAULX, rentier.		GARAY.
VÉRONIQUE, femme de Pierre Graslin.	Mmes	BARTET.
LA SAUVIAT, sa mère.		KOLB.
ALINE, sa femme de chambre.		LHERBAY.
MADAME DES VANNEAULX.		FABER.
MADAME PERRET.		ROBINNE.
DENISE TASCHERON, sœur de Jean François.		GÉNIAT.

Le drame se passe à Limoges, au mois de mars 1818.

Pour les décors et les portraits, consulter le *Curé de Village*, d'Honoré de Balzac.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Balcour, souffleur de la Comédie-Française.

LA BREBIS PERDUE

ACTE PREMIER

Le salon de Véronique Graslin. Vaste pièce luxueuse, un peu froide, tendue de jaune. Au fond, la grande porte d'entrée. A droite et à gauche, portes plus petites. A gauche, au premier plan : cheminée de marbre; à droite, une vaste fenêtre d'où l'on aperçoit la campagne. Ameublement de style Empire. Dans un coin, une table de whist. Au lever du rideau, Véronique et la Sauviat sont assises. L'une tricote, et l'autre lit.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SAUVIAT, VÉRONIQUE.

LA SAUVIAT, *se levant, plie son tricot.*

Allons, il faut que je m'en aille...

VÉRONIQUE, *abaissant son livre.*

Pourquoi? Tu n'as rien qui te presse.

LA SAUVIAT

Si fait ! C'est l'heure où Sauviat rentre. Il n'aime pas être seul, il s'ennuie.

VÉRONIQUE

Heureusement que je ne suis pas comme lui...

LA SAUVIAT

Toi, ce n'est pas la même chose... dans ce palais!... et tout le beau monde qui va venir te voir tout à l'heure... tu n'as pas de quoi t'ennuyer.

VÉRONIQUE

Non, maman. Tu as bien raison. Je n'ai pas de quoi... Au revoir.

LA SAUVIAT

Voilà encore ta figure qui tourne... je n'aime pas ça... Véronique!

VÉRONIQUE

Hé bien?

LA SAUVIAT

Il y a des moments où je me figure que tu nous en veux, oui, tu nous en veux, à nous autres marchands de ferraille, de t'avoir mariée à Graslin... Je le dis, des fois, à Sauviat. Il crie alors que je suis folle... Cette idée, vois-tu, me travaille... C'était pour ton bonheur, pourtant... le plus riche banquier de la ville!

VÉRONIQUE

Je le sais. Je ne vous en veux pas. Vous m'avez donné, en effet, ce que vous rêviez de plus beau : un palais, comme tu dis, la fortune... Vous vous êtes trompés, voilà tout. La fortune ne fait pas le bonheur...

LA SAUVIAT

C'est ce que je disais à Sauviat, quand il a mis son habit marron pour aller voir Graslin, ce dimanche...

Ça, un homme ne peut pas le comprendre... surtout quand il est Auvergnat!

VÉRONIQUE

On a tort de changer de milieu. Un brave homme d'ouvrier, comme vous, aurait bien mieux fait mon affaire.

LA SAUVIAT

Tu crois ça! Tu n'aurais jamais pu!... Tu oublies, ma pauvre petite, que tu n'as jamais travaillé. Même chez nous, à la maison, tu avais toujours le nez dans tes livres. Nous t'avons éduquée comme une demoiselle. Regarde tes mains, et les miennes... Alors... On ne peut pas tout avoir!... Heureuse! est-ce que je l'ai été, dans ma pauvre chienne de vie, moi qui n'ai mangé de la viande qu'aux jours de fêtes carillonnées?... Seulement, je n'y ai pas pensé. Toi, tu as trop de temps, c'est ton mal...

VÉRONIQUE

Oui, j'ai trop de temps, c'est possible. Tu le comprends, c'est quelque chose... D'où te viennent ces idées-là?

LA SAUVIAT

Va, la Sauviat n'est pas aveugle! J'ai beau être une paysanne, et toi la première de Limoges, après tout, c'est moi qui t'ai faite... Je remarque, je vois bien des choses... que tu ne dis pas, même aux prêtres...

VÉRONIQUE

Si tu les vois, tais-toi!... Tais-toi... Et plains-moi, elles ne sont pas gaies!

LA SAUVIAT

Véronique!... est-ce que?...

VÉRONIQUE

Non, tais-toi. Ça ne soulage pas de parler. Plus tard, pas ce soir... laisse-moi... L'heure de mes visites approche.

LA SAUVIAT

Je m'en vais... prier le bon Dieu qu'il te garde de la perdition! (*Elle sort en hochant la tête.*)

VÉRONIQUE, *seule.*

Le bon Dieu, je l'ai prié, moi aussi; comme son fils, je puis lui dire : Mon père, vous m'avez abandonnée... (*Elle reprend sa lecture. On frappe à la porte de gauche.*)

SCÈNE II

GRASLIN, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Entrez! (*Entre Pierre Graslin.*) Comment, monsieur Graslin, c'est vous!

GRASLIN, *un peu embarrassé.*

Hé oui, Véronique, c'est moi...

VÉRONIQUE

Depuis quand, s'il vous plaît, frappez-vous à la porte de votre femme?

GRASLIN

Je frappe... Ce soir, j'ai frappé... pour savoir si vous étiez seule... C'est votre jour de réception... Fait comme je suis, je ne tiens pas... (*Il se regarde devant la glace. Il est, en effet, sordide et crasseux.*)

VÉRONIQUE

Vous déplaît-il que je reçoive ?

GRASLIN

Aucunement ! Comme vous le faites... sans train de maison, sans domestiques, sans rafraîchissements, c'est parfait ! Ça peut même, à l'occasion, m'être utile : un banquier, un magistrat, un évêque, ce sont de bonnes relations. Tout sert, quand on sait s'en servir... Je ne vous reproche rien, Véronique. Vous êtes le modèle des femmes, le modèle... je le dis à chacun.

VÉRONIQUE

Est-ce donc pour me le dire á moi que vous avez quitté vos affaires ?

GRASLIN

Non... non. C'est que j'ai retrouvé, dans un tiroir de votre bureau, cet argent... (*Il tire de sa poche un sac d'écus.*) Il vous est inutile, vous ne l'avez pas dépensé. Je ne vous sers plus de pension, je paie vos mémoires moi-même. Nous avons vendu nos chevaux, congédié ce jardinier imbécile, et je règle la cuisinière. Vous n'avez donc besoin de rien... Mais je n'ai pas voulu le reprendre, sans vous prévenir... C'est pourquoi...

VÉRONIQUE

Je vous remercie de votre attention. Cet argent

était pour mes pauvres. Je l'avais économisé sur les notes de ma toilette. Il m'était plus utile qu'à vous.

GRASLIN

Ah! vos pauvres, vos pauvres, vos pauvres!... En vérité, c'est la seule chicane... Vous ne vous occupez que des pauvres!

VÉRONIQUE

Distraction, il me semble, innocente...

GRASLIN

Elle coûte beaucoup d'argent! Si vous écoutiez votre cœur, vous donneriez tout, ma parole...

VÉRONIQUE

Peut-être. Mais je ne l'écoute pas.

GRASLIN

Vous l'écoutez trop, beaucoup trop! Je n'ai pas assez de fortune... De bonnes paroles ne peuvent-elles suffire? Voyons, laissez-moi cet argent...

VÉRONIQUE, *reprenant son livre.*

Soit! gardez-le, et n'en parlons plus...

GRASLIN, *se dandinant sur place.*

Vous êtes une bonne femme, Véronique... Je ne veux pas que vous me preniez pour un ladre. S'il vous faut, par exemple, un écu?...

VÉRONIQUE

Non, cela vous ferait trop de peine...

GRASLIN

A votre aise... (*Il remonte vers le fond.*)

VÉRONIQUE

Monterez-vous, ce soir, pour dîner?

GRASLIN

Ma foi, si vous le permettez, je mangerai dans mon bureau. J'ai un coup de collier assez rude : cette fabrique que j'ai reprise — où j'ai mis votre père, vous savez. Il faut tout vérifier par soi-même, ou l'on est volé comme un sot... J'avalerai un morceau sur le pouce.

VÉRONIQUE

Comme vous voudrez. Ce n'est pas bon pour votre santé.

GRASLIN, *nouveau coup d'œil sur la glace.*

Oui, ma dartre?... Il faut souffrir pour être riche, comme pour être beau, voyez-vous! Seulement, la richesse, ça dure... Et comme, en bon mari que je suis, je n'aspire plus aux conquêtes... (*Il veut embrasser Véronique.*)

VÉRONIQUE. *Nerveusement, se levant.*

Ah! non, pas cela, je vous prie!

GRASLIN

C'est bon, c'est bon... (*Tombant en arrêt devant un bouquet magnifique, avec une anxiété soudaine.*) D'où vient ce bouquet, s'il vous plaît?

VÉRONIQUE

Un envoi de monsieur Grossetête.

GRASLIN

Ah! j'ai eu peur! des fleurs aussi rares... Il y en a au moins pour cinq livres... et elles reviennent encore plus cher, puisqu'il les fait pousser lui-même. Je m'étonne, avec de tels goûts, que Grossetête ait fait sa fortune. Il se ruinera dans les fleurs...

VÉRONIQUE

C'est son seul plaisir... Il est vieux...

GRASLIN

Et après?... On amasse à tout âge. Mais j'entends venir, je vous laisse. (*Il sort. Véronique se rassied, lève les yeux au ciel en signe d'impatience, et feint de reprendre son livre. En réalité, elle songe. Entre le banquier Grossetête, vieillard d'aspect aimable et fin. Il s'approche de Véronique et lui baise la main galamment.*)

SCÈNE III

GROSSETÊTE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Mon cher vieil ami!... vous m'avez gâtée... Ces fleurs sont une pure merveille. Elles viennent de causer à monsieur Graslin une émotion bien comique...

GROSSETÊTE

Faible cadeau d'un maniaque qui se plaît à ces vies délicates! Elles sont, près de vous, à leur place. (*Un temps. Il tousse légèrement.*) Ma chère Véronique, en général, vous ne souffrez pas les compliments. Mais c'est aujourd'hui votre fête. Il m'est donc permis de vous exprimer toute la gratitude émue dont mon pauvre vieux cœur est gonflé, chaque fois que j'entre en ce lieu...

VÉRONIQUE

Mais pourquoi? pourquoi?

GROSSETÊTE

Mais pour tout! la joie de vous voir, mon enfant... Mon émotion vous étonne? Vous ne savez pas qui vous êtes. C'est là justement votre charme...

VÉRONIQUE

Je sais que j'étais, il y a trois ans, Véronique Sauviat, une sauvagesse juste évadée de sa ferraille, et devenue madame Graslin parmi la stupeur générale. Chacun, à Limoges, me jetait la pierre, il n'y avait que glace autour de moi. Vous vous rappelez mon repas de noces? C'est là que d'abord nous causâmes... Depuis lors, et jour après jour, vous m'avez protégée et guidée, appris le langage du monde, montré les livres qu'il faut lire. J'ai pu me faire, grâce à vous, une vie tolérable, enviée... Je vous dois tout! Je vous dois tout! (*Elle lui tend la main. Il la garde un instant.*)

GROSSETÊTE

Vous me l'avez rendu au centuple... Oui, en dérouillant, par endroits, la vieille lame usée que je suis. Ailleurs, sur un autre théâtre, j'aurais pu briller, moi aussi... On ne se connaît pas en province! J'ai compris, en causant avec vous, que j'aurais pu être un autre homme... trop tard, ça ne fait rien! C'est beaucoup...

VÉRONIQUE

Admettons que nous sommes quittes...

GROSSETÊTE

Je le voudrais... Vous n'êtes pas heureuse!

VÉRONIQUE

C'est ma faute. Je suis trop exigeante. Je suis stu-

pidement romanesque, sous mon apparente sagesse.

GROSSETÊTE

Non pas, mais vivante, énergique! Vous ne voulez pas renoncer. « Je sens en moi des forces superbes que rien ne peut humilier... » m'avez-vous dit, dans une lettre... quand vous m'écriviez quelquefois.

VÉRONIQUE

Oh! vous gardez ces enfantillages?

GROSSETÊTE

Précieusement! C'est pourquoi je tremble, en songeant au danger qui vous guette...

VÉRONIQUE

Quel danger?

GROSSETÊTE

L'amour... oui, l'amour... Oh! vous n'y échapperez pas!

VÉRONIQUE

L'amour?... ah! Dieu non, non, merci!

GROSSETÊTE

On dit ça, jusqu'au jour où... tenez : j'ai fait mes petites remarques...

VÉRONIQUE

Dites-les donc!

GROSSETÊTE

Je peux?...

VÉRONIQUE

Mais oui.

GROSSETÊTE

Graslin, n'est-ce pas? vous néglige? Il fait chambre à part?

VÉRONIQUE

Oui. Après?

GROSSETÊTE

C'est depuis ce temps-là — quelques mois — que vous êtes devenue vraiment femme, redoutable à tous, consciente de la force qui est en vous. Vous avez soudainement refleuri, sous la vertu d'une joie secrète. Vous êtes prête pour l'amour, en un mot... Vous ne le savez pas, peu importe!

VÉRONIQUE, *secouant la tête.*

Pour aimer, il faut être deux...

GROSSETÊTE

Oh! quand ce problème se pose, le partenaire est bientôt trouvé...

VÉRONIQUE

Je ne crois pas. Sérieusement, je ne crois pas... Voyez-vous, une femme cherche autour d'elle son idéal de jeune fille. Le mien est irréalisable. Dans l'affreuse boutique de mon père, pendant mon enfance isolée, je lisais *Paul et Virginie.* J'avais baptisé l'Ile-de France un îlot, là-bas, sur la Vienne... Vos salons n'ont rien à m'offrir de ces amours libres et pures. Et, quant à déchoir de mon rêve, cela non, jamais... non, jamais!

GROSSETÊTE

Tout le monde a lu *Paul et Virginie.* Il est évident que les Tropiques... nos climats sont plus tempérés. Et pourtant...

VÉRONIQUE

Quoi?

GROSSETÊTE

Je connais quelqu'un...

VÉRONIQUE

Qui!... ah! précisez! qui cela?... Je vous en prie... Je vous l'ordonne!

GROSSETÊTE

Hé bien, le vicomte de Granville, notre bel avocat général. C'est un magistrat d'avenir, un Parisien, charmant homme... Il fait profession assez haute de vous admirer...

VÉRONIQUE

Où cela?

GROSSETÊTE

Mais partout, partout, sauf ici, ce qui est d'un tact admirable — dans tous les salons de la ville!

VÉRONIQUE

Est-ce qu'il se permet?...

GROSSETÊTE

Je crois bien! oh! le plus galamment du monde... Tenez, l'autre jour, chez madame Perret, comme on parlait de la personne la plus accomplie de Limoges, il vous a nommée, sans ambages. La jolie madame Perret, pinçant les lèvres, a demandé : « En est-elle aussi la plus belle? » Il a répondu : « Devant vous, madame, c'est difficile à soutenir. Mais la beauté de madame Graslin ne peut inspirer de jalousie. Elle n'éclate pas au grand jour. Il faut qu'une passion l'anime, pour montrer cette merveille inconnue. Elle est belle pour ceux qu'elle aime, vous êtes belle pour tout le monde. C'est un paysage, triste en hiver et magnifique en été; on ne la voit jamais qu'en hiver... » Et, ma foi, c'est tellement vrai que toute l'assistance approuva. Et j'enviais ce libertin de si

bien parler de la femme, de ses plus subtiles nuances... Moi, je ne connais bien que les fleurs...

VÉRONIQUE

Vous vous calomniez. Mais vous vous trompez en craignant monsieur de Granville... car c'est une crainte égoïste qui vous fait parler...

GROSSETÊTE

Je le sais.

VÉRONIQUE

C'est un homme de beaucoup de mérite, qui ne sera jamais mon amant, ni même mon mari si je deviens libre.

GROSSETÊTE

En êtes-vous bien sûre?

VÉRONIQUE

Je vais vous offrir le moyen d'avoir la même certitude. Il va arriver tout à l'heure, avec nos hôtes du jeudi. Entraînez les autres au whist, je le retiendrai pour causer. Il me fera sa déclaration, s'il est épris comme vous le dites. Je le repousserai, une fois pour toutes. Vous le regarderez en sortant, vous ne vous y tromperez pas .. Etes-vous satisfait de cette épreuve?

GROSSETÊTE

Inquiet, mais très satisfait. Pauvre jeune homme! C'est cruel. Mais on se console, à son âge. Je me sens tout à coup, pour monsieur de Granville, une sympathie incroyable. Mais alors, s'il est évincé... ce sera au profit de monsieur Roubaud?

VÉRONIQUE, *souriant.*

Mon cher vieil ami, prenez garde! Je ne suis pas une esclave à l'encan...

GROSSETÊTE

Pour me rassurer, Véronique... Je ne récidiverai pas!

VÉRONIQUE

Hé bien, je n'aimerai jamais un homme dépourvu de religion. Monsieur Roubaud est matérialiste. C'est comme s'il était Chinois.

GROSSETÊTE

C'est vrai, la religion, pour vous, est la réalité suprême...

VÉRONIQUE

Ah! sans elle, comment peut-on vivre?

GROSSETÊTE

C'est une grande sauvegarde. Admirable créature, vraiment!... Alors, pour votre vie, les pauvres?

VÉRONIQUE

Les pauvres, oui, oui... Ceux qui souffrent!

GROSSETÊTE

Je suis presque tenté de vous croire... Et cela me fait tant de plaisir!

VÉRONIQUE

Si, toutefois, monsieur Graslin ne me coupe pas tout à fait les vivres. Il se peut que j'en sois réduite à demander un jour l'aumône...

GROSSETÊTE

Mon ex-associé est un monstre! Vous faut-il

quelque argent, une avance? Puisez, je vous prie, dans ma caisse.

VÉRONIQUE

Non, merci. Je m'en souviendrai. Mais je n'en suis pas là encore... (*Entrent monseigneur Dutheil et l'abbé Gabriel de Rastignac. Véronique se lève et va au-devant de l'évêque, de qui elle baise la main.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MONSEIGNEUR DUTHEIL,
L'ABBÉ DE RASTIGNAC.

VÉRONIQUE

Monseigneur!... quelle bonne surprise! Je vous croyais encore en voyage.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

J'en arrive justement, chère madame. Il faut que ce soit votre jeudi pour que j'aie quitté l'évêché. Mais je ne regrette pas ma fatigue. A travers beaucoup de tristesses, j'ai vu une chose admirable. A deux pas d'ici, à Montégnac, un village au milieu des forêts, j'ai vu refleurir le miracle des premiers jours du christianisme. Toute une population inculte convertie par un prêtre, un vrai prêtre, une âme d'enfant dans un corps robuste. Il s'appelle le curé Bonnet. Ces spectacles-là réconfortent. Nous en avons besoin, nous autres qui vivons au milieu des cités. Si chacun faisait son devoir comme ce

curé de campagne, en cet an de grâce 1818, ce serait le salut du royaume... Mais de tels apôtres sont rares !

VÉRONIQUE

Montégnac... Je connais ce village. Et aussi le nom de l'abbé Bonnet. Oui, j'en ai entendu parler par un protégé de mon père, originaire de cette paroisse, un ouvrier porcelainier, le jeune Jean-François Tascheron... J'irai là, quelque jour, en voiture.

GROSSETÊTE

Je vous y accompagnerai. (*Allant à l'évêque.*) Dieu protège le roi Louis XVIII ! Je crains fort, Monseigneur, en effet, que l'esprit révolutionnaire .. Je ne prise pas, non merci. (*Ils causent ensemble à mi-voix.*)

VÉRONIQUE

Comment va monsieur de Rastignac votre frère, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ GABRIEL

Son corps, madame, se porte à merveille. Il le mande, du moins, dans ses lettres. Pour son âme, n'en parlons pas...

VÉRONIQUE

Oui, je sais, les succès mondains... Ah ! Paris, la ville damnable ! (*A l'évêque.*) Vous admirez ces fleurs, Monseigneur. N'est-ce pas que l'espèce en est rare ? Monsieur Grossetête est le seul qui puisse faire des cadeaux de ce genre...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Oh ! c'est votre fête, madame ! Sainte Véronique... Oublieux ! Les jardins de l'évêché ont, du moins, des

treilles de quelque mérite. Abbé Gabriel, songez-y. Vous le savez, d'ailleurs, mieux que personne.

L'ABBÉ GABRIEL

Je n'y manquerai pas, Monseigneur.

VÉRONIQUE

Vraiment, je suis toute confuse.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Pourquoi, madame? Vous portez dignement le nom d'une sainte exemplaire.

VÉRONIQUE

Ne dites pas cela, Monseigneur! le désir ne fait pas la vertu. Je ne suis qu'une pécheresse impuissante!

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *souriant.*

De quel ton vous vous accusez! On serait tenté de vous croire... Dieu, qui voit les cœurs, vous juge mieux. Mais vous avez une âme ardente, et qui se dévore elle-même... Si j'avais un souhait à former pour vous, ce serait la bénédiction qui couronne la vie d'une femme : un fils selon la chair et l'esprit, un futur rempart de l'Église...

VÉRONIQUE

Le ciel, Monseigneur, vous entende! Ce serait, en effet, mon salut. Monsieur Grossetête, à l'instant, me faisait une autre prophétie, moins clairvoyante que la vôtre...

GROSSETÊTE

Elles sont, à la rigueur, conciliables. Mais, de grâce, ne m'accablez pas. Je n'ai, moi, que des

lumières profanes. (*Entrent le médecin Roubaud et l'avocat général de Granville. Salutations réciproques.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, ROUBAUD, DE GRANVILLE.

VÉRONIQUE

Bonjour, messieurs. Monsieur Roubaud, que de remerciements je vous dois! Grâce à vous, ma pauvre malade est en pleine convalescence. Il n'est pas de jour où cette femme, qui n'est pas tendre envers ses semblables, ne se loue de votre bonté...

ROUBAUD, *rougissant d'émotion.*

C'est la moindre des choses, madame. Soigner vos malades... un plaisir! N'en parlons pas, vous me gêneriez...

DE GRANVILLE

Ah! madame, je serai moins discret! Je vous chercherai, s'il vous plaît, une petite querelle... Oui, j'ose. Je vous en fais juges, messieurs. La charité de madame Graslin est chose remarquable et connue. D'autant plus faut-il qu'elle y veille, ou l'on risque d'en abuser. C'est la troisième fois qu'en correctionnelle je vois revenir un vagabond, un mauvais garnement s'il en fut, qui, dès qu'il est pris d'eau-de-vie, est même capable de crimes. Chaque fois qu'il sort de prison, il fait appel — et jamais en vain — je l'en ai entendu se vanter lui-même, à la

pitié de sa bienfaitrice. Et, bien entendu, ces subsides, en alimentant ses débauches, le replongent plus avant dans le vice... C'est une chose redoutable, madame, d'obliger les hommes, prenez-y garde! Vous empiétez sur la Providence. Et vous ne pouvez pas calculer, dans votre âme innocente et sublime, les conséquences d'un bienfait... Excusez, je vous prie, mon audace, et cette liberté de langage. C'est mon zèle pour vous qui m'inspire...

VÉRONIQUE

Monsieur de Granville, j'ai eu tort, je le reconnais volontiers. Il se peut, quelquefois, en effet, que la bienfaisance s'égare. Mais est-ce bien à vous de le dire? N'est-il pas aussi redoutable de juger les hommes que de les aider? N'est-ce pas une autre façon d'empiéter sur la Providence? Etes-vous sûr, magistrat que vous êtes, êtes-vous sûr de ne jamais vous tromper?... Quand vous m'accorderez cela, je m'humilierai de bonne grâce. Je me permettrai, d'ici là, puisqu'on ne fait rien sans danger, de préférer aux vôtres mes risques. Oui, je crains fort d'être incorrigible... Je mets l'amour au-dessus de la loi.

GROSSETÊTE

Bien parlé!

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Bien pensé!

DE GRANVILLE

Je l'accorde. Vous avez des ripostes, madame, qui déconcertent sans aigrir... Quel grand avocat vous feriez!

ROUBAUD

Et médecin, donc!

GROSSETÊTE

Allons, messieurs, trêve à ce beau concert d'éloges... Prenons place! Qui joue au whist?

VÉRONIQUE

Je retiens pour quelques instants, s'il vous plait, monsieur de Granville. Je veux lui demander des détails sur mon malheureux protégé.

DE GRANVILLE

A vos ordres, confus et ravi...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Venez donc, abbé Gabriel. Ce jeu-là est un excellent exercice. En avez-vous les notions premières?

L'ABBÉ GABRIEL

A peine. Je l'ai joué quelquefois chez ma tante, madame de Mortsauf...

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *retournant les cartes.*

Ah! vous êtes mon partenaire.

GROSSETÊTE

Alors, monsieur Roubaud, je suis votre homme. Deux laïques, tenons-nous bien! (*Les quatre hommes s'installent au whist. De Granville se tient debout, penché sur Véronique assise. Il parle d'une voix basse et ardente.*)

DE GRANVILLE

Ne puis-je me flatter, madame, que ma ridicule sortie n'est pas la seule cause de l'entretien que vous voulez bien m'accorder? que vous l'avez déjà oubliée? que ma longue soumission, mes prières, la

faible éloquence, peut-être, que j'ai déployée dans ces lettres auxquelles rien jamais ne répond me valent cette faveur précieuse ? Je ne suis pas un fat, loin de là ! Si je l'étais, votre rigueur m'aurait bien désappris à l'être. J'ai besoin de quelque assurance pour ne pas perdre pied devant vous, tant sont fortes l'émotion et la crainte que vous suscitez en mon être... N'en abusez pas, s'il vous plaît.

VÉRONIQUE

Je n'en ai pas la moindre envie. Causons donc de bonne amitié. J'ai à vous chercher, à mon tour, une petite querelle... oh ! légère ! On m'a rapporté un propos que vous avez tenu sur moi chez madame Perret, l'autre jour, un propos de la plus grande obligeance. Je ne m'en plains pas, mais enfin... Vous êtes un homme du monde, et d'une très prompte finesse. Je vous reçois dans l'intimité, à l'exclusion de vingt autres. Cela crée de l'envie, on en cause. Comprenez bien qu'une parole trop vive dite par vous, dans ces conditions, peut être mal interprétée. Me comparer aux saisons, c'est parfait ; c'est même joli, je l'accorde. Mais ceux qui me voient en hiver auront bientôt fait de se dire : Quand la voit-il donc en été ?... Je vous livre, en passant, la remarque. La femme de monsieur Graslin est comme celle de César : le soupçon ne doit pas l'effleurer.

DE GRANVILLE

Quoi, madame, ai-je pu vous déplaire ? Se peut-il qu'un propos si décent, un inoffensif badinage?...

VÉRONIQUE

Vous venez de Paris, monsieur de Granville. On y

parle de tout hardiment. La province, pour un rien, s'effarouche...

DE GRANVILLE

Non, madame, ce n'est là qu'un prétexte ! Je vous jure que nul, l'autre jour, n'a pu se méprendre à mes phrases. Ce n'est qu'un méchant ou qu'un sot qui a pu vous donner cette crainte... Mais enfin, il suffit ! J'ai compris. Si c'est de mon obéissance aveugle, de ma discrétion fanatique que vous voulez être assurée, soyez-le. Je me change en statue. A dater de ce soir, votre nom ne sortira plus de mes lèvres ...

VÉRONIQUE

Là, là ! Comme vous prenez feu !

DE GRANVILLE

Hé ! c'est votre faute, madame ! Sais-je si une autre occasion m'en sera offerte jamais ? Ne vois-je pas la prudente barrière que vous avez mise entre nous ? que monsieur Grossetête et Roubaud sont deux espions à vos gages, que j'occupe plus que leurs cartes ? Comment voulez-vous que cet art, que cette contrainte ironique n'irritent pas un homme amoureux, après une patience aussi longue ? Voilà six mois que je vous aime, à croire que j'en perdrai la raison, six mois que je dépense mon cœur en lettres que vous ne lisez point, et que je fais partout bon visage, même ici, comme un étranger... Et vous me tancez pour un mot qui m'est échappé par mégarde ! Ce n'est pas généreux, croyez-moi, ni digne de votre caractère. J'en appelle à votre grandeur, à défaut de votre tendresse. Ayez pitié de moi, madame. Ne me laissez pas dans l'ennui.

VÉRONIQUE

A merveille ! Vous avez frappé juste. Je viens de comprendre, en vous écoutant, que je ne joue pas, en effet, un beau rôle. J'avoue que je prenais vos missives, d'une si agréable tournure, pour le passe-temps d'un mondain plutôt que pour le cri d'un blessé... Non, non, ne vous récriez pas. Vous venez de me convaincre, vous dis-je. Je vous répondrai simplement et durement, comme je dois le faire. Oubliez-moi, monsieur de Granville, oubliez-moi. Vous perdez vos peines. J'ai pour vous la plus grande estime, et point d'amour, et je n'en aurai point. Assez d'autres vous consoleront. Car vous méritez qu'on vous aime.

DE GRANVILLE, *après un silence.*

Puis-je savoir, au moins, madame, la raison d'un refus si barbare, si définitif, si brutal?... Je ne vous crois point de caprices, et vous calculez tous vos actes. Si vous me dites cela aujourd'hui, ce n'est pas par hasard...

VÉRONIQUE

En effet. J'ai une raison. Vous la saurez. Excusez-moi de vous la taire. Je pourrais invoquer un prétexte : je suis mariée. Ne souriez pas. Le mariage est un sacrement. Que monsieur Graslin me néglige, ou me trompe en de sales débauches, que vous-même m'avez révélées, il est mon mari devant Dieu. Cependant, ce n'est pas la raison pour laquelle je vous repousse. Je suis croyante et j'aime les pauvres, et la charité me passionne. Je pourrais vous dire cela. Ce n'est pas non plus la raison. Ce n'est pas en vain,

vous le voyez, qu'on fait appel à ma grandeur, que je nomme sincérité. Il faut que cela vous contente. C'est plus que je n'en ai dit à personne.

DE GRANVILLE

Je n'insiste point. Rien qu'un mot. Si vous me rebutez de la sorte, ce n'est pas parce que... vous aimez?

VÉRONIQUE

Aimer, moi?... Est-ce que j'en ai l'air?

DE GRANVILLE

Oh! non!

VÉRONIQUE

Laissez donc les fadaises et faites-moi quelque crédit. Vous le saurez. Ne cherchez point. Ne me faites pas regretter ma franchise.

DE GRANVILLE

Je vous obéirai, madame. Vous êtes une créature unique! Même alors qu'on souffre par vous, on ne peut pourtant pas vous haïr...

VÉRONIQUE

Je suis née du peuple et je reste peuple. J'ai des mouvements naturels. C'est, en moi, ce qui vous étonne. Vous êtes, vous, un aristocrate. Nous sommes de deux races distinctes.

DE GRANVILLE

Mais pas ennemies, je l'espère?

VÉRONIQUE

Je viens de vous traiter en ami... Je vous laisse libre, au surplus, de me négliger désormais ou de

revenir, comme hier. Vous trouverez ici même accueil.

DE GRANVILLE

Je reviendrai, n'en doutez point, pour mon malheur, mais que m'importe? Vous voir est déjà un bienfait. Et je vous dois, moi aussi, la franchise... Non, madame, je n'oublierai point. Je ne vous négligerai point. Je ne désespérerai même pas. Je suis ambitieux et tenace. Je connais la force du temps, dont les grandes passions se nourrissent. J'ai confiance dans mon étoile, comme disait Bonaparte à Marseille, dans mon avenir, ma carrière, le rang que je puis vous donner. Née, malgré vous, pour briller dans le monde, vous vous lasserez, tôt ou tard, de végéter ici ignorée. Monsieur Graslin périra jeune, Roubaud l'a déjà condamné. Veuve, vos desseins changeront. Je reviendrai vous offrir, au grand jour, l'alliance dont, peut-être à raison, vous ne voulez pas clandestine. D'ici là, comptez que ma bouche saura rester close et muette. Et peut-être, fille du peuple, serez-vous touchée à la longue de la façon dont un gentilhomme sait porter un secret désespoir...

VÉRONIQUE

Touchée, je n'en ai aucun doute. Mais ce ne sera point de ma faute si vous gardez une illusion. J'ai dit tout ce que je pouvais dire... Et maintenant, monsieur, laissez-moi. Voici que la partie se termine... (*Les quatre joueurs de whist se lèvent.*) Qui a gagné ?

GROSSETÊTE

Pas nous, madame. Roubaud, nous ne sommes pas de force ! La Providence est pour ces messieurs.

VÉRONIQUE

Ah! ce sont ces messieurs?

GROSSETÊTE

Oui, madame. Je dois ajouter, à ma décharge, que M. Roubaud est, ce soir, d'une distraction incroyable. J'ignore où diable il a la tête!

ROUBAUD, *confus.*

Ma foi, oui, c'est vrai... mes malades... Je vais me retirer, madame.

DE GRANVILLE, *allant à lui.*

Monsieur Roubaud, je ne vous quitte pas. Je vais vous mettre à votre porte.

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *qui comptait son gain.*

Nous partons aussi... munis d'un butin qui ira dans la caisse des pauvres. Chère madame... Abbé Gabriel, vous n'oublierez pas les raisins.

VÉRONIQUE, *s'inclinant devant l'évêque, et serrant les mains qui se tendent.*

Au revoir, Monseigneur... monsieur de Rastignac, messieurs... Au revoir, à jeudi! (*Ils sortent tous, moins Grossetête.*)

SCÈNE VI

GROSSETÊTE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Hé bien, mon vieil ami?

GROSSETÊTE

Bravo! Il porte beau, mais il est touché. C'était un spectacle admirable. Comme les femmes nous sont supérieures dans ces occasions, ces rencontres! Ce Parisien, ce magistrat tremblait devant vous comme la feuille. Pas un muscle de votre face ne tressaillait. J'ai compris les Romaines au cirque, et leur pouce baissé... C'était beau!

VÉRONIQUE

La partie était inégale. Il m'aimait, il faut être juste... L'amour est un maître féroce!

GROSSETÊTE

En auriez-vous quelque pitié?

VÉRONIQUE

Non, pas la moindre.

GROSSETÊTE

A la bonne heure! Voilà une partie de whist que je ne regrette pas d'avoir perdue. Le plus à plaindre, c'est Roubaud, tantôt pâle et tantôt empourpré, qui n'a rien compris à la scène. Il reçut plus de flèches au cœur que saint Sébastien en personne!

VÉRONIQUE

Oh! celui-là...

GROSSETÊTE

Je suis ravi! Dans mes soixante ans, ma parole, voici la meilleure journée. Ma chère Véronique, au revoir. Lorsque ces fleurs seront fanées, il m'en reste de toutes pareilles. Admirable, vous êtes admirable! Je m'en vais le plus heureux des hommes...

VÉRONIQUE

Au revoir, mon cher vieil ami. (*Il lui baise la main et s'en va. Elle attend une minute, immobile. La nuit est venue peu à peu. Elle s'approche de la fenêtre, une lampe à la main, et la lève en l'air, deux ou trois fois, comme pour un signal. Elle la repose sur une table, se rassied et se met à lire. Un temps. Entre Aline.*)

SCÈNE VII

ALINE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Que veux-tu, Aline ?

ALINE

Madame, c'est Jean-François Tascheron qui attend là, dans la cuisine. Il demande si madame peut le recevoir ?

VÉRONIQUE

A cette heure ? Il se fait bien tard... Qu'il repasse demain matin. Ou bien... non, Aline, qu'il vienne.

ALINE

Bien, madame. Je vais le quérir. (*Elle sort. Véronique se lève, se regarde un instant dans la glace, arrange ses cheveux, se rassied. Entre Jean-François Tascheron. Il est vêtu comme un ouvrier, mais avec soin. C'est un joli homme. Il salue de loin, peureusement. Aline l'a suivi et regarde.*)

SCÈNE VIII

VÉRONIQUE, TASCHERON, ALINE.

VÉRONIQUE

Bonjour, Jean-François. Approchez. Vous avez quelque chose à me dire ?... Aline, laisse donc les rideaux. Non, ne touche pas à ces cartes. Là, c'est bien, c'est bien. Je te sonnerai. (*Aline s'éclipse à regret. Véronique et Tascheron se regardent. Leurs visages changent soudain.*)

SCÈNE IX

TASCHERON, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Hé bien, qu'attends-tu ? qu'attends-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette figure ? Est-ce ainsi que tu me revois, que tu me remercies d'être folle ? Car c'est fou de te faire monter... Allons, viens ! A genoux ! A genoux ! (*Tascheron se précipite à genoux, lui embrasse les pieds et les mains avec une sorte de rage. Elle se laisse faire, sourit, lui caresse la tête, amoureuse.*) Là, c'est bon. Lève-toi .. Je le veux... Lève-toi, grand enfant, entends-tu ?... Aline n'aurait qu'à rentrer...

TASCHERON, *se levant, soupçonneux.*

Cette Aline... elle nous espionne !

VÉRONIQUE

Elle t'aime, imbécile, elle t'aime ! Tu ne l'as pas vu?... Oh ! menteur !... Je te défends, d'abord, de le voir, de regarder une autre femme, une autre fille, fût-ce une servante... Je suis jalouse de toutes, de toutes ! Je sais bien qu'elles te courent après... Attends un peu... Approche-toi. Qui t'a fait ce nœud de cravate ? C'est toi ? c'est bien, c'est beaucoup mieux. Tu es bien rasé, ta peau est douce, et ton linge blanc, c'est parfait... Et tu as les fameux escarpins qui ne font pas de bruit quand tu marches... Qu'est-ce qu'elle dit de toi, ton hôtesse ? que c'est honteux pour un ouvrier, hein ? d'avoir tant de soin de son corps?... que tu as une femme du monde ?... Tu ne t'en vantes pas, dis?...

TASCHERON, *irrité.*

Véronique !

VÉRONIQUE

C'est ça, fais ta mine farouche ! J'adore quand tu prends cet air-là, quand tu fronces le nez, comme un loup... Il y a là tant de fougue et de force !... (*Elle lui touche le front de l'index. Il lui prend le poignet, et le tord.*) Oh ! tu me fais mal !... Qu'est-ce que c'est ?

TASCHERON

Tu t'amuses à me faire souffrir !

VÉRONIQUE

Moi, par exemple !... Quelle idée !... Pourquoi dis-

tu ça? Réponds-moi... Tu sais bien que je suis ton esclave... De quoi souffres-tu? Que veux-tu?

TASCHERON

Je les ai vus sortir, tout à l'heure, tous ces beaux messieurs, de chez toi! J'étais sur le trottoir, en face. Ils avaient l'air gai, ils riaient. Ils venaient de te voir, de te dire... Est-ce que je sais ce qu'ils peuvent te dire?... J'avais envie de leur sauter dessus, et de les étrangler, l'un surtout...

VÉRONIQUE

Lequel donc?

TASCHERON

Monsieur de Granville!

VÉRONIQUE

Que tu es bête, mon amour!... Tu ne connais pas ta puissance... Si tu savais mieux, tu rirais... Si tu les voyais à ta place... comme ils pèsent peu devant moi, tous ces beaux messieurs, des pantins!... Comme ils sont guindés, appliqués, comme ils ignorent tout de la femme!... Aucun d'eux n'a ta vie, ta jeunesse, ton corps souple, tes mains violentes, tes yeux étonnés et hardis... Aucun d'eux n'est libre et sauvage, comme toi, qui ne sais que ton cœur... C'est pourquoi aucun d'eux ne m'a eue, ni ne m'aura... Non, je t'appartiens... tu es mon bourreau et mon maître... Écoute, je vais te faire un aveu. Je voulais te le faire chez nous, dans notre cabane au bord de l'eau, mais tant pis!... Écoute-moi bien... Celui que nous attendions est venu. Tu ne comprends pas?... Je vais être mère... Et, comme je suis à toi seul, comme cet être répugnant,

ce Graslin ne me touche plus, Dieu merci, entends-tu bien ? c'est la catastrophe... Nous sommes acculés au scandale, à la fuite, à je ne sais quoi... Ah ! quand j'ai connu mon bonheur, tu ne peux pas savoir le cantique qui s'est élevé de mon être... Je me suis dit : c'est Dieu qui le veut, puisqu'il me permet d'être mère... J'ai osé entrer à l'église, et brûler un cierge, et prier... J'étais seule, l'autre soir, vers six heures... Quelqu'un, là-haut, jouait de l'orgue... le jour se mourait aux vitraux... Ces minutes, mon Jean-François, c'est le paradis, c'est le ciel. . elles valaient, peu s'en faut, nos étreintes... Tu ne m'écoutes pas... Que penses-tu ?

TASCHERON

Je pense que cela me décide...

VÉRONIQUE

A quoi ?

TASCHERON

A partir avec toi.

VÉRONIQUE

Tu sais bien...

TASCHERON

Quoi ?

VÉRONIQUE

Il faut du temps... que j'y songe... Je n'ai pas d'argent...

TASCHERON

J'en aurai.

VÉRONIQUE

Toi?... Où? Comment?

TASCHERON

J'en ai trouvé.

VÉRONIQUE

Chez qui ?

TASCHERON

Chez le père Pingret.

VÉRONIQUE

Ce vieux ladre!... Et il te le prête ?

TASCHERON

Oui. Avec un gros intérêt. Mais nous le lui rendrons quelque jour... Je lui ai expliqué mes projets : la fabrique à construire là-bas... l'avantage d'une commandite... dame! il a fallu saliver!... Mais enfin, il a eu confiance... Il est maintenant décidé.

VÉRONIQUE

Il ne sait pas que?...

TASCHERON

Tu es folle!

VÉRONIQUE

Combien te prête-t-il?

TASCHERON

Trente mille francs.

VÉRONIQUE

Jean-François! une somme pareille!...

TASCHERON

Quoi! il a un gros bas de laine... Ton père en avait un plus gros...

VÉRONIQUE

Il ne te l'eût pas confié...

TASCHERON

Le père Pingret est moins dur... Et puis enfin, quoi? ça te fâche?

VÉRONIQUE

Non... non. Cela m'étonne un peu... (*Un temps.*) Tu me dis bien tout, n'est-ce pas?

TASCHERON

Oui. Que veux-tu que je te cache?

VÉRONIQUE

Tu as l'air anxieux. Qu'est-ce que tu as?

TASCHERON

Mais rien, mais rien!

VÉRONIQUE

Quand le vois-tu?

TASCHERON

Ce soir.

VÉRONIQUE

Ah! ce soir... J'espérais...

TASCHERON

Non, c'est impossible... Ou bien... si, mais un peu plus tard... Attends-moi chez nous, si tu veux... Pingret habite juste à côté... J'arriverai avec la sacoche.

VÉRONIQUE

Et le passe-port?

TASCHERON

Je l'ai reçu. Le voici.

VÉRONIQUE, *regardant le papier.*

Mais il n'y a dessus que ton nom...

TASCHERON

On ne pouvait y mettre le tien. Nous ajouterons : et son épouse...

VÉRONIQUE

Oui... Tu as tout prévu, tout prévu. On peut se confier à toi... Alors, c'est pour quand?

TASCHERON

Pour demain. Je partirai à pied, le premier. Tu me rejoindras en voiture. Il y a un bateau le vingt-six.

VÉRONIQUE

Demain... déjà!

TASCHERON

Pourquoi déjà? As-tu quelque regret?... Véronique!... si je ne suis pas tout dans ta vie...

VÉRONIQUE

Si, mon pauvre amour, tu es tout. Tu es tout, je t'en donne la preuve... Ce départ, souviens-toi, du reste, ce n'est pas toi qui y avais pensé... Je ne regrette rien ici, excepté maman... Tout de même... je dis adieu à tout mon passé, à mes pauvres, au beau rêve de vie lumineuse et chaste que j'avais formé... Je ne regrette rien, mais je souffre...

TASCHERON, *humblement*, *ardemment*.

J'essaierai...

VÉRONIQUE

Non, non, ne dis rien... Tu vois, c'est fini. Je suis prête!

TASCHERON

Tu viendras, ce soir?

VÉRONIQUE

Je viendrai. A quelle heure?

TASCHERON

Minuit?

VÉRONIQUE

Si tu veux.

TASCHERON

Alors, à ce soir.

VÉRONIQUE

A ce soir. Donne-moi ta bouche... Je t'aime... Va... Allons, va-t'en... Je vais aller à la fenêtre... Tu te retourneras dans la rue... (*Sort Tascheron. Elle s'approche de la fenêtre, lève le rideau, agite son mouchoir, envoie des baisers passionnés.*)

RIDEAU

ACTE II

Même décor. On y a apporté la chaise longue de Véronique, où elle est étendue sous des couvertures. Elle a l'air d'une convalescente, est vêtue d'une robe de chambre brune. Sur la table de whist un plateau, avec des potions, des tisanes.

SCÈNE PREMIÈRE

VÉRONIQUE, ROUBAUD, LA SAUVIAT.

ROUBAUD, *tâtant le pouls de Véronique.*

Vous allez beaucoup mieux, madame, beaucoup mieux. Le pouls est presque normal. Vous voilà guérie de cet accident. Il vous reste la secousse des nerfs. . la douleur que vous avez ressentie... la douleur morale, surtout... Elle se comprend à merveille. L'espoir de la maternité... votre chute... ce sont des épreuves cruelles... Heureusement, elles se réparent... Avec vos ressources vitales!... vous pouvez être mère à nouveau...

VÉRONIQUE

Je ne le souhaite plus.

ROUBAUD

Allons, allons! Pas de paroles funèbres!... A votre

âge, et si énergique, il ne faut pas vous abandonner... Il faut vous nourrir. Vous nourrissez vous?

LA SAUVIAT

Ah! pas trop, monsieur le docteur! Et moi, c'est ce qui me désole! Si on n'était pas après elle, elle se laisserait mourir de faim...

ROUBAUD

Mais il ne faut pas! C'est coupable!

LA SAUVIAT

Tu vois, tu vois... Prends ton bouillon... (*Elle tend à Véronique une tasse.*) Trois heures qu'elle n'a rien avalé!... Allons, bois... Vous êtes là, mais, sans ça... Elle se laisse périr, c'est le mot...

ROUBAUD

Je ne vous reconnais pas, madame...

VÉRONIQUE, *après avoir bu.*

Monsieur Roubaud... Eloigne-toi, maman. J'ai un mot à dire au docteur. (*La Sauviat s'écarte à regret.*) Monsieur Roubaud...

ROUBAUD

Qu'y a-t-il, madame?

VÉRONIQUE

J'ai une chose à vous demander.

ROUBAUD

Vous savez que mon dévouement...

VÉRONIQUE

Oh! c'est très simple. Je n'avais pas dit à mon mari... à M. Graslin... que j'étais enceinte. Il ignore

donc la nature véritable de mon accident. Il croit à une simple chute chez ma mère, dans l'obscurité, l'autre soir... Je souhaite qu'il n'en sache pas plus. Une déception inutile... Il a bien assez de tracas!... Voulez-vous me garder ce secret?

ROUBAUD

Vos désirs sont des ordres, madame. Plût au ciel que vous me missiez à l'épreuve d'une manière...

VÉRONIQUE

Quoi?

ROUBAUD

Oh! rien... non, rien...

VÉRONIQUE

Je vous remercie. Là, c'est tout...

LA SAUVIAT, *se rapprochant.*

Dites-lui donc, monsieur le docteur, de se reposer, pour l'amour de Dieu! Dites-lui qu'elle ferme sa porte. Elle n'a pas besoin de visites. Pour être, après ça, agitée...

VÉRONIQUE

Ah! maman, laisse-moi, s'il te plaît! Tout cela, n'est-ce pas? des bêtises!... Qu'on me laisse faire à ma tête, recevoir qui je veux, quand je veux!...

LA SAUVIAT

Je te dis, moi...

VÉRONIQUE

Monsieur Roubaud!...

ROUBAUD

Je crois, en effet, chère madame, que toute distraction vous est permise, je dirai même plus : vous

est bonne. Je ne vois pas en quoi des visites peuvent vous faire mal, au contraire. Que vous suiviez les péripéties du fameux procès Tascheron, avec tout Limoges, à merveille! Cela vous arrache à vous-même. Seulement, vous nourrir... vous nourrir!

VÉRONIQUE

Je vous le promets. (*Elle lui tend la main.*)

ROUBAUD, *la baisant.*

Je vous laisse. (*Il sort en saluant la Sauviat.*)

SCÈNE II

LA SAUVIAT, VÉRONIQUE.

LA SAUVIAT, *haussant les épaules.*

Tous ces médecins... des idiots!

VÉRONIQUE

Préfèrerais-tu qu'il comprenne ?... (*Un long silence. Véronique ferme les yeux. La Sauviat se rapproche d'elle. Elle regarde sa fille avec crainte.*)

LA SAUVIAT, *humblement.*

Véronique?

VÉRONIQUE, *sans bouger.*

Après?

LA SAUVIAT

Tu es sûre que tu peux recevoir aujourd'hui?

VÉRONIQUE, *de même.*

Oui, sûre.

LA SAUVIAT, *après un silence.*

Je resterai là...

VÉRONIQUE, *rouvrant les yeux.*

Si tu veux. Mais prends garde à toi-même...

LA SAUVIAT

Oh! moi... ce n'est pas de moi qu'ils s'occupent... Ils n'ont d'yeux que pour toi, tu sais bien.

VÉRONIQUE, *portant à ses lèvres une petite croix qu'elle baise ardemment.*

Je suis la dernière qu'ils soupçonneraient, sois tranquille... Et du reste, je ne les crains pas! Je n'ai qu'un juge...

LA SAUVIAT, *farouche.*

Ah! tu en fais trop!

VÉRONIQUE

Que m'importe! Si je vis...

LA SAUVIAT

Bien sûr, tu vivras!... Cette idée!... Moi, d'abord, je veux que tu vives!...

VÉRONIQUE

Oui, chacun ne pense qu'à soi. Si je vis, j'en ferai davantage... Va, tricote en paix... Plus un mot! (*Nouveau silence. La Sauviat tricote. Une larme, de temps en temps, coule sur sa face ridée. Véronique joint les mains et s'absorbe. Entre Grossetête sans qu'on l'annonce, important et tout affairé. La Sauviat ne bronche pas, se renfrogne. Véronique se transforme aussitôt.*)

SCÈNE III

VÉRONIQUE, LA SAUVIAT, GROSSETÊTE.

GROSSETÊTE

Bonjour, ma chère amie, bonjour!

VÉRONIQUE

Hé bien, mon ami? Vous semblez ému.

GROSSETÊTE

Oui, l'avocat vient d'être splendide, splendide!... Tout le monde a pleuré... sauf Tascheron, bien entendu. Cet homme-là, c'est du fer, c'est du marbre! On le hacherait en morceaux, qu'on n'en tirerait pas une syllabe. Malgré tout, il est sympathique. Si c'était le public qui jugeait, il pourrait garder quelque espoir... tout au moins d'avoir la vie sauve.

VÉRONIQUE

L'avocat a-t-il su ruiner le système adopté par la Cour? Montrer qu'il n'a pas pu y avoir, qu'il n'y a pas eu préméditation?

GROSSETÊTE

Hum! C'est là le point délicat... J'avoue que moi-même, j'hésite...

VÉRONIQUE

Mon cher vieil ami, comment pouvez-vous?...

GROSSETÊTE

Ma chère Véronique, raisonnons. Raisonnons froidement, n'est-ce pas? en gens que ce crime in-

téresse comme une énigme psychologique dont il s'agit d'avoir le fin mot. On trouve assassinés dans un champ, un matin, le père Pingret et sa bonne, auprès d'un trou qui a dû servir à cacher un trésor disparu... Qu'est-ce qui a bien pu se passer? Pour mon compte, j'imagine ceci. L'assassin soupçonnait le trésor, sans savoir où se trouvait la cachette. Il surveille le vieillard, nuitamment. Il possède la clef de la porte... Une nuit, où ce pauvre Pingret se livre au dangereux jardinage, l'autre saute dessus, et l'assomme... La bonne accourt... Elle est tuée aussi... Ensuite, l'homme enterre les corps, avec une aide mystérieuse, efface les pas, disparaît... On l'a arrêté par miracle, ou, plus simplement, par hasard... Trois jours de plus, il était en mer... Tout cela révèle, à mon sens, plutôt qu'une surprise vulgaire, un esprit vigilant et profond...

VÉRONIQUE

Ce que vous dites là est absurde! Pour le Machiavel que vous inventez, quel besoin de tuer, je vous prie? Il était si simple d'attendre que le vieillard eût fini sa besogne pour aller déterrer le trésor!... J'imagine, moi, autre chose... Ce garçon sait où est la cachette. Il y va de nuit, pour voler, seulement pour voler, notez bien, poussé par je ne sais quelle force, car ce n'est pas un criminel ordinaire... Le vieux Pingret entend du bruit... Il dort mal, comme tous les avares... Il se lève, il survient, il appelle... La bonne arrive... L'autre est surpris... Alors, il perd la tête, et frappe!... C'est un assassin malgré lui...

GROSSETÊTE, *réfléchissant.*

Après tout, l'hypothèse est possible...

VÉRONIQUE

Évidente, il n'y en a pas d'autre!

GROSSETÊTE

Oh! vous savez, ces histoires-là, il faudrait y avoir assisté pour avoir une certitude...

VÉRONIQUE

Que disent les jurés, vos collègues?

GROSSETÊTE

Ils oscillent... Ce ne sont pas des poètes. Ce sont des maris, notez-le. Le point de vue sentimental, qui vous émeut, vous autres femmes, le crime passionnel les touche peu. Un double meurtre est un double meurtre. Et puis, ce sont des commerçants, comme tels épris de monnaie. Savez-vous ce qui surtout les révolte? Ce n'est pas tant l'assassinat du père Pingret et de sa bonne, cette pauvre Jeanne Malassis, c'est le vol et le recel du trésor, et l'entêtement de Tascheron à ne pas dire où il se trouve... Car il ne l'a pas dépensé. Frustrer quelqu'un d'un héritage, voilà, pour nos gens, le grand crime. Ils se sentent tous dépouillés. Dame! il faut se mettre à leur place. Mettez-y Sauviat, par exemple... Gagner de l'argent, c'est très dur!

VÉRONIQUE

Ce silence de Tascheron est sans doute causé par la crainte de compromettre sa complice, puisqu'il y a, dites-vous, une complice...

GROSSETÊTE

Oh! ça ne fait pas le moindre doute! les pas effacés sur le sol sont certainement ceux d'une femme, et d'une femme aimée avec rage... Il a perdu du temps, pour le faire... Ces dévouements-là, voyez-vous, ne peuvent avoir qu'une cause...

VÉRONIQUE

Oui! Hé bien, elle a pu lui prêter, je ne sais pas, un châle, un mouchoir, afin de transporter tout cet or... Quatre pots pleins d'or, c'est énorme!... Ils l'auront enfoui quelque part... Et, ces objets accusateurs, il ne veut pas qu'on les retrouve...

GROSSETÊTE

C'est possible, chère amie, c'est possible. J'admire votre ingéniosité. Mais ce scrupule chevaleresque, qui est, à vos yeux, une excuse, n'en serait pas une à ceux des jurés. Si on ne retrouve pas le magot, ils seront, je le sens, implacables!

VÉRONIQUE

Qu'on le laisse vivre, et il le rendra! Qu'on lui donne seulement l'assurance de ne pas inquiéter l'inconnue...

GROSSETÊTE

Ça, c'est une idée!

VÉRONIQUE

N'est-ce pas? Comme président du jury, vous devriez le leur faire comprendre... Ils vous écouteront sûrement...

GROSSETÊTE

Je ne dis pas non. Je verrai... Je suis tenu à une grande réserve.

VÉRONIQUE

Ce que j'en dis, moi, c'est pour vous, qui pouvez faire une bonne œuvre... et aussi pour ce pauvre jeune homme, dont la fermeté m'intéresse. Il ne mérite pas de mourir!

GROSSETÊTE

Entre nous, c'est, au fond, mon avis.

VÉRONIQUE

Ah!

GROSSETÊTE

Oui, mais je ne peux rien vous promettre!... On se laisse aller, devant vous... Tenez, vous devriez dire un mot à ce cher ami de Granville, notre ennemi, dans cette occasion, et notre ennemi redoutable. Il prendra la parole demain. C'est, pour lui, une partie importante. Je crains qu'il n'ait trop de succès. Tout dépend de lui, maintenant... Si vous pouviez obtenir de lui qu'il laissât la préméditation dans l'ombre, je me ferais fort d'obtenir du jury une indulgence relative. Sinon, je ne réponds de rien. Quelques mots de vous bien placés...

VÉRONIQUE

A quel titre? C'est bien difficile!

GROSSETÊTE

Oh! vous avez toute licence! Ce procès, tout le monde s'en mêle. On ne vit que de ça, c'est une mode. Chacun a son plan, son avis. Vous pouvez bien avoir le vôtre... Cette idée d'user de clémence afin de ravoir le magot est, en somme, vraiment séduisante... Dites-lui-en deux mots, croyez-moi. De

vous, il les acceptera. Il va venir tout à l'heure, sans doute?

VÉRONIQUE

Oui... Je tâcherai, je verrai. (*Entre une fort jolie jeune femme, d'une provinciale élégance.*)

GROSSETÊTE

Tiens, voilà madame Perret! Elle arrive aussi de l'audience...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME PERRET.

MADAME PERRET

Je crois bien! D'où arriverais-je?... Ah! ma chère... d'abord, comment va? bien, tant mieux... Encore un peu pâle... Ah! ma chère, que deviendrons-nous, quand nous n'aurons plus ce procès?... La vie sera insupportable!... Quel dommage que vous, justement, vous soyez étendue, retenue... Vous manquez un spectacle inouï!

VÉRONIQUE

J'y assiste de loin, il suffit. Voir cela ne me tenterait guère. Qu'est-ce qui vous attire, en somme? les souffrances d'un malheureux...

MADAME PERRET

Dites d'un héros, d'un martyr! Nous en sommes toutes férues... Quand on pense que c'est pour une femme que cet ouvrier, ce jeune homme, a tué d'abord deux personnes, et puis reste là sans mot dire, sans

même vouloir se défendre, impassible devant cette torture — car les magistrats sont affreux! — il n'y a pas à dire, on est fière... On en est flatté pour le sexe... Et, cette inconnue, elle vit, elle est dans la ville, et des nôtres... Ce n'est pas une fille du peuple qui inspirerait un tel feu, et, parmi les femmes galantes, on a fait de vaines recherches... Alors, au début de l'audience, chaque fois que ce Tascheron lève sur le public ses yeux pâles, chacune de nous sent la petite mort lui passer entre les épaules... Si ces yeux allaient s'arrêter, dénoncer ainsi la complice!... Pour goûter ces émotions-là, on paierait très cher, je vous jure... Ce sont des minutes exquises!

VÉRONIQUE

C'est possible... pour elle, surtout!

GROSSETÊTE

C'est vrai! Je songe souvent à elle. Si Tascheron a de l'énergie, elle doit en avoir davantage encore. Il est, lui, dans l'arène du cirque; le public, le danger le stimulent. Elle vit dans la vie ordinaire, il faut que son visage sourie. Elle a peut-être un mari, des enfants... C'est une étonnante figure!

VÉRONIQUE

Pourquoi serait-elle mariée? C'est une jeune fille, peut-être, une âme ignorante et candide... Ce sont souvent les plus courageuses... et aussi les plus dangereuses...

GROSSETÊTE

Non, Tascheron aurait attendu, pour pouvoir se marier avec elle.

VÉRONIQUE

Malgré ses parents?

GROSSETÊTE

Mais, sans doute! Le jour de sa majorité.

VÉRONIQUE

J'ignorais que ce fût chose possible. On peut donc se marier à son gré!

GROSSETÊTE

Oui. Tascheron le sait, à coup sûr. S'il a choisi ce chemin sanglant, c'est qu'il n'y en avait pas d'autre... Non, ce n'est pas une jeune fille, c'est une femme... et je la plains!

MADAME PERRET

Tout de même, c'est lui qui la sauve. Vous savez son mot, l'autre jour, quand le président lui a dit qu'elle était connue, arrêtée?

VERONIQUE

Non...

MADAME PERRET

Hé bien, ma chère, il n'a pas bronché! Le jour tombait sur lui d'aplomb, j'étais bien placée pour le voir. Il a souri, et il a dit : « Je serais bien aise de la connaître... » Cet homme-là est un héros!

LA SAUVIAT, *se levant brusquement.*

Veux-tu ta potion, Véronique? Il est l'heure.

VÉRONIQUE

Oui, si tu veux. (*Elle boit sa potion lentement.*)

MADAME PERRET

La seule chose qui me gâte le couple est cette mésalliance choquante... Il a beau être propre et

bien fait, ce n'est qu'un ouvrier, malgré tout... Si c'était un homme du monde...

VÉRONIQUE

Il y a déjà bien des jours qu'il aurait livré sa maîtresse !

GROSSETÊTE

Merci pour nous ! (*Entre Aline.*)

VÉRONIQUE

Qu'est-ce que c'est, Aline ?

ALINE

Monsieur et madame des Vanneaulx demandent s'ils peuvent voir madame.

VÉRONIQUE

Mais oui, certainement, qu'ils entrent ! (*Sort Aline.*)

MADAME PERRET

Les héritiers inconsolables de ce pauvre père Pingret ! Ils viennent vous demander conseil sur le moyen de ravoir leur or... Ils vont ainsi de porte en porte !

VÉRONIQUE

Le moyen, je l'ai peut-être, qui sait ? (*Entre le couple des Vanneaulx, petits hobereaux prétentieux.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, MONSIEUR ET MADAME DES VANNEAULX.

MADAME DES VANNEAULX

Comment allez-vous, chère belle ? Nous ne sommes

pas venus plus tôt... D'abord, cet affreux malheur, n'est-ce pas?...

DES VANNEAULX

Et aussi les recherches, l'enquête...

VÉRONIQUE

Oui, vous êtes tout excusés. (*Elle leur montre des sièges. Ils s'asseoient.*)

MADAME DES VANNEAULX, *fondant en larmes.*

Mon pauvre oncle!...

MADAME PERRET

Vous l'aimiez tant que ça?

MADAME DES VANNEAULX

Sans doute!... Je le voyais assez peu... Il était d'humeur difficile... Mais c'est cette fin si tragique... Surtout la pensée qu'il est mort, somme toute, par son imprudence... Habitant ce faubourg écarté, il était exposé plus qu'un autre... J'y avais pensé...

DES VANNEAULX

Pardon! c'est moi...

MADAME DES VANNEAULX

Peu importe! Nous avions acheté un superbe chien de Terre-Neuve, de ces chiens qui dévorent un homme. Nous le lui avions envoyé. La servante nous l'a ramené, en disant que mon oncle Pingret ne voulait pas nourrir cette bête... lui, si riche!... A-t on une idée?... (*Elle pleure de nouveau.*)

MADAME PERRET

Il était, vraiment, très, très riche?

DES VANNEAULX

Cent mille francs en or, au bas mot !

GROSSETÊTE

On ne sait pas ! Ça dépend si les pièces étaient de vingt francs ou de quarante.

DES VANNEAULX

Elles étaient de quarante, monsieur ! J'en ai retrouvé une. A preuve... (*Il tire de son gousset une pièce d'or. Elle circule de main en main. Sensation.*)

MADAME PERRET

Elle l'a payé cher, la petite bonne, d'avoir remplacé le Terre-Neuve ! Se faire massacrer à coups de bêche pour un vieil avare... pardon ! mais c'est vous qui le dites... C'est moi qui serais restée au lit !

DES VANNEAULX

Et vous eussiez bien fait, madame ! Par elle, nous saurions quelque chose, nous aurions peut-être une piste, au lieu d'être, comme on dit vulgairement, le bec dans l'eau, oui, le bec dans l'eau !

VÉRONIQUE

Vous reprochez à cette pauvre fille d'avoir secouru son vieux maître ?... Moi, c'est elle surtout que je plains ! Si j'étais la complice de Tascheron, c'est elle qui hanterait mes veilles !...

DES VANNEAULX

Elle avait une vie bien médiocre ! Et d'autres aussi sont à plaindre... Songez, madame Graslin, qu'il est dur de perdre, tandis que l'on dort, le fruit de la sueur de ses pères !...

MADAME DES VANNEAULX

Des miens, Florestan, pas des vôtres!

DES VANNEAULX

Soit! les miens n'ont pas travaillé!

GROSSETÊTE

On n'enterre pas son argent! S'il l'avait placé dans ma banque, il serait aujourd'hui en sûreté.

DES VANNEAULX

Ah! ne me parlez pas de ça!... Et cet animal de Tascheron qui ne dit rien, qui n'entend rien! Grâce à nous, il a eu des douceurs: des fruits à ses repas, du café... Nous lui fîmes des offres d'argent, j'ose dire, extrêmement généreuses... mais oui! dix pour cent de la somme, s'il veut nous la rendre intégrale, payables à lui, ou, s'il meurt, à ses héritiers... C'est honnête? Ce butor n'a même pas répondu! Comme assassin, il a des excuses, à la rigueur on peut l'admettre, mais, comme voleur, il n'en a aucune... A quoi lui servira notre avoir, là où il va, je vous le demande?... C'est un garçon sans délicatesse!

MADAME DES VANNEAULX

Pour ça, oui!... il a peu d'honneur!

VÉRONIQUE

Je crois qu'il y aurait un moyen de lui faire rendre la somme...

DES VANNEAULX

Un moyen?... Dites-le, par pitié! Les dix pour cent iront à vos pauvres!

VÉRONIQUE

J'en parlais à Monsieur Grossetête. Ce serait de lui laisser la vie sauve, et de lui donner l'assurance, avec garanties suffisantes, qu'on n'inquiétera pas son amie... Car c'est cette crainte, à coup sûr, qui fait de lui un recéleur si farouche...

MONSIEUR *et* MADAME DES VANNEAULX

Vous croyez ?

VÉRONIQUE

Le bon sens le démontre. Si vous avez quelque crédit, employez-le donc à cela...

GROSSETÊTE

Madame Graslin parle d'or, c'est ici le cas de le dire...

DES VANNEAULX, *très perplexe.*

Nous n'y avions pas réfléchi... Ma foi, je ne demande pas mieux... Qu'il vive, pauvre diable, qu'il vive ! S'il rend l'argent, c'est un galant homme... Je vais en parler de ce pas à notre conseil... hein, ma bonne ?

MADAME DES VANNEAULX

Mais oui ! Qu'est-ce que nous demandons?...

MADAME PERRET

Nous demandons que cet homme-là ne meure pas, et que nos amants — si nous en avons, on ne sait jamais — lui ressemblent... (*Entre de Granville.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, DE GRANVILLE.

GROSSETÊTE

Voilà le seul homme, à Limoges, qui n'approuve pas un tel vœu !

DE GRANVILLE, *baisant la main de Véronique.*

Lequel donc ?

MADAME PERRET

Le salut de Tascheron... De grâce, faites-nous cette aumône, monsieur l'avocat général !

DE GRANVILLE

Je vous répondrai demain, chère madame, si vous me faites l'honneur de m'entendre.

MADAME PERRET

Brr ! quel accent de Fouquier-Tinville ! Cela donne froid comme un couperet !

DE GRANVILLE

Je ne suis pas impitoyable. Mais je plains d'abord les victimes. Vous ne pensez, vous, qu'à l'assassin. Parce que ce bandit-là fait preuve d'un courage de bête traquée, plus vulgaire, au fond, qu'on ne pense, il devient un héros de roman, un Amadis, un don Quichotte ! Sa Dulcinée passe pour une sainte... On tremble pour elle, on l'admire, on prierait pour elle, un peu plus !... Franchement, c'est du dévergondage, et je reconnais là les traces de l'effroyable

complaisance pour la confusion des classes où nous jeta la Révolution... Ce mal nous a tous gangrenés. La justice, en des cas pareils, a une double tâche à remplir : défendre la société et sauver les mœurs compromises. Elle n'y manquera pas, je vous le jure, au moins, selon mes faibles moyens...

GROSSETÊTE

Le pire, c'est qu'il a raison... (*Véronique secoue la tête.*)

DE GRANVILLE

Vous secouez la tête, madame? N'êtes-vous pas de cet avis? Se peut-il qu'un esprit aussi ferme donne dans la faiblesse du jour?... Défendez-vous aussi le crime?

VÉRONIQUE

Je ne le défends pas, je le plains. Vous savez que je suis chrétienne. Ce qui m'importe, comme telle, c'est d'abord une âme à sauver. Je pense que c'est toujours possible. En faisant tomber une tête, vous ne faites de bien à personne. Je ne vois là qu'un crime de plus...

DE GRANVILLE, *levant les bras au ciel.*

Hé bien, il est heureux que le Code ait été rédigé par des hommes ! Sans la peine de mort, où irions-nous ?

VÉRONIQUE

Peut-être vers une vie meilleure, pour les bourreaux comme pour les victimes...

DE GRANVILLE

Ce sont là des maximes atroces ! Celles mêmes

que les libéraux débitent en faveur du coupable... Mais elles ne le sauveront pas!

VÉRONIQUE

Vous êtes donc bien sûr de votre victoire?

DE GRANVILLE

Je crois l'être.

VÉRONIQUE

Il n'a rien avoué, somme toute. Vous n'avez pas de preuves!

DE GRANVILLE

Si! les escarpins et la clef!

VÉRONIQUE

Les escarpins, plaisanterie! des objets achetés au bazar... Vingt autres pouvaient s'adapter... La clef, elle n'était pas sur lui... Ça ne s'appelle pas une preuve... Vous ne savez rien, rien du tout!

DE GRANVILLE

J'essaierai d'établir le contraire. Excusez-moi de garder mes effets. (*Un silence. Tout le monde se lève.*)

DES VANNEAULX

Il faut que nous partions, chère madame...

MADAME PERRET, *à de Granville.*

Je ne valserai plus avec vous!...

VÉRONIQUE, *bas, à Grossetête.*

Reconduisez-les, je vous prie. Je désire un moment être seule... (*Elle montre du front de Granville.*)

GROSSETÊTE

Bien, bien. Mais c'est désespéré... (*Il sort avec madame Perret, monsieur et madame des Vanneaulx.*)

SCÈNE VII

VÉRONIQUE, LA SAUVIAT, DE GRANVILLE.

VÉRONIQUE

Monsieur de Granville...

DE GRANVILLE

Madame ?

VÉRONIQUE

Asseyez-vous donc, je vous prie. J'espère que je ne vous ai pas blessé ? Je vous ai contredit, faible femme, sur des choses que je n'ai pas méditées. Il faut pardonner à mes pauvres nerfs, s'ils battent un peu la campagne. Je relève de maladie, vous savez... une chute, l'autre soir, chez ma mère... et un douloureux accident... J'avais l'espoir... oui... c'est cruel... Il faut donc beaucoup m'excuser...

DE GRANVILLE, *s'asseyant auprès d'elle.*

Madame... quelle est la blessure qui résisterait à ce baume ?... Vous m'avez surpris, je l'avoue, j'attendais en vous une alliée... Mais, dès que vous parlez sur ce ton... Vous savez bien que votre pouvoir est, sur moi, absolu, sans limites...

VÉRONIQUE

On dit cela ! Ce sont des formules...

DE GRANVILLE

Vous voulez m'offenser de nouveau?

VÉRONIQUE, *le regardant bien en face.*

Non. Vous éprouver.

DE GRANVILLE, *surpris.*

Est-ce possible?

VÉRONIQUE

Oui.

DE GRANVILLE

Vous me comblez de bonheur!

VÉRONIQUE

Ne vous hâtez pas de le dire. Ce que je voudrais obtenir est pour vous un gros sacrifice. Le plus gros, je le crois... je le crains .. Car vous êtes surtout ambitieux...

DE GRANVILLE

Qu'est-ce donc? Quelle est cette énigme? Je suis passionnément intrigué. Que voulez-vous de moi? dites-le... Il faudrait, pour que je le refuse... Quoi?

VÉRONIQUE

La vie de ce pauvre garçon...

DE GRANVILLE, *avec un sursaut.*

Tascheron? (*Véronique fait signe que oui.*) Ce n'est pas sérieux!... Quel intérêt lui portez-vous?

VÉRONIQUE

Aucun intérêt personnel. Bien que je l'aie entrevu, autrefois... Il était ouvrier chez mon père... J'en ai gardé l'impression d'une nature droite et ardente, capable de mal et de bien... Mais je ne le connais

que fort peu... Non... Il s'agit d'un désir de femme, irrésistible et qu'on ne raisonne pas... Comment vous le ferai-je comprendre?... J'ai perdu l'espoir d'un enfant, de créer une vie de moi-même... Je voudrais sauver une autre vie.. C'est, vous voyez, un instinct de mère... Par une coïncidence bizarre, c'est le soir, le soir même du crime, que j'ai eu ce triste accident... Cette rencontre, depuis lors, m'a hantée... J'y discerne un devoir, un appel... Il m'a semblé que ma souffrance devait servir à quelque chose... une rédemption, un rachat.. Ne croyez pas que je suis folle!... Vous êtes très forts et très sages, vous, les hommes, mais très durs... trop durs... Nos intuitions vous échappent... Tenez, vous savez ce qu'on raconte de cette femme de Ponce-Pilate, qui, à cause d'un rêve nocturne, s'en vint l'implorer pour Jésus?... Oh! je sais, Tascheron est coupable... cette comparaison semble impie... Mais les plus indignes de nous, par la mort de notre Sauveur, ne sont-ils pas devenus des images de Dieu?... Cette femme de Pilate, c'est moi... Ne repoussez pas ma supplique!... Ne soyez pas le mauvais juge... celui qui s'en lave les mains!...

DE GRANVILLE, *après un silence.*

Madame... En vérité, je rêve... C'est moi qui rêve, en vous écoutant... Non que vous soyez la première qui m'ayez parlé de la sorte... Toutes les femmes de Limoges... C'est une immense épidémie!... Mais de vous, l'entendre de vous... que je mets si haut, loin des autres!... Je veux attribuer cette erreur à votre état de maladie, et à votre excessif désir de relever

toute infortune... Une fois redevenue vous-même, vous vous en étonnerez, sans nul doute...

VÉRONIQUE

Vous refusez?

DE GRANVILLE

Je vous en prie... N'insistez pas... je vous en conjure... Demandez-moi toute autre chose...

VÉRONIQUE

Non ! C'est celle-là que je veux !

DE GRANVILLE, *perdant patience.*

Mais, madame, elle est impossible !... Ma propre volonté n'y peut rien... Je suis avocat général, obligé de sévir, coûte que coûte... Il s'agit d'un crime avéré, défini, réprimé par la loi : vol avec effraction, avec meurtre... Songez que ma réputation... Je ne peux pas risquer un scandale !

VÉRONIQUE

Vous pouvez faire vingt plaidoiries ! Si vous voulez qu'il soit coupable, au moins n'a-t-il rien prémédité... Cela, c'est l'évidence même... Cela suffit à sauver sa tête... Comprenez donc bien que, s'il vit, il rendra l'argent... C'est certain... Ce sera pour vous un succès... Je vous demande sa vie seulement, sa vie... accordez-moi sa vie... Et quelque jour, bientôt peut-être, vous aurez la mienne en échange...

DE GRANVILLE

Madame !... vous me bouleversez !... Puis-je espérer ?...

VÉRONIQUE

Ce que vous voudrez...

DE GRANVILLE, *après un violent effort.*

Hé bien, non !... Je ne veux pas vous devoir... devoir mon bonheur à ce pacte!... Il en serait empoisonné... Vous-même ne me pardonneriez pas, si j'avais la folie de vous croire... Non, non, non ! Ce n'est pas acceptable !

VÉRONIQUE

Ah ! vous ne savez pas aimer !

DE GRANVILLE

Je ne m'appartiens pas, je vous le répète. (*D'un ton plus confidentiel.*) S'il faut que je vous dise tout, j'ai reçu des ordres d'en haut. Cette affaire est devenue politique. Elle a enflammé les factions. Les libéraux tiennent pour le prévenu, tout leur est prétexte à désordre. La Cour elle-même est intéressée au triomphe de la justice. Elle a daigné m'en faire instruire. Je ne suis plus que le bras, non la tête. La grâce que vous souhaitez, le roi seul pourrait l'accorder. Et il ne l'accorderait pas. Je suis un soldat à son poste. Je ne puis trahir ma consigne.

VÉRONIQUE

Et on appelle ça la Justice !

DE GRANVILLE

Oui, madame. Ce n'est pas ce qu'on pense. Mais c'est, tout de même, très grand.

VÉRONIQUE

C'est bien, monsieur. Partez, partez ! Je ne veux plus vous voir. (*Elle lui montre la porte du geste.*)

DE GRANVILLE, *interdit.*

Mais, madame...

LA SAUVIAT, *jetant son tricot.*

Ne faites pas attention ! C'est sa crise. Elle met tout le monde à la porte. Elle voulait me renvoyer, l'autre jour... (*A Véronique, qui tremble nerveusement, la tête cachée sous son châle.*) Véronique, voyons, Véronique...

VÉRONIQUE

Maman, j'ai froid...

DE GRANVILLE

Je me retire... (*Il fait quelques pas vers la porte. Elle s'ouvre avant qu'il ne l'atteigne. Entrent monseigneur Dutheil et Grossetête.*)

LA SAUVIAT, *bas à Véronique.*

Veux-tu que ?...

VÉRONIQUE

Non, non... C'est passé... (*Elle s'est, à présent, dominée. Elle fait signe à de Granville qu'il reste. Elle tend la main à l'évêque.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSEIGNEUR DUTHEIL, GROSSETÊTE.

VÉRONIQUE

Vous m'excuserez, Monseigneur, de ne pas me lever, s'il vous plaît... Je ne tiendrais pas sur mes jambes.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Comment donc, chère enfant, comment donc ! Je connais votre état de faiblesse .. Nous venons à vous, justement, pour tâcher d'un peu vous distraire. Roubaud nous l'a recommandé. (*Il s'assied et prend une prise.*) Je m'occupe, bien entendu, de ce jeune Tascheron. Quel scandale !... qu'il est difficile à sauver !... Je veux dire de sauver sa pauvre âme...

VÉRONIQUE

Nous parlions de lui, à l'instant. Mais le souci d'une âme immortelle ne touche guère monsieur de Granville.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Ce n'est pas lui, c'est nous qu'il concerne.

VÉRONIQUE

Gardez-vous encore quelque espoir ?

MONSEIGNEUR DUTHEIL

L'Eglise ne perd ses droits qu'à la tombe. Le larron repentant fut sauvé... Un faible espoir ! Car, jusqu'ici, tout a été vain sur cet homme. Dès qu'un prêtre s'approche de lui, il roule des yeux effrayants. On lui a montré le crucifix. Il a, je rougis de le dire, il a voulu cracher dessus. D'autre part, il voudrait se tuer. Il a fallu, pour l'en empêcher, le lier avec des courroies. L'abbé Pascal, notre aumônier, qui a vu bien des êtres sauvages, recule devant ce furieux. Il m'a dit, en hochant sa tête blanche, une parole, ma foi, éloquente : « Rien à faire avec celui-là. Il a eu son paradis sur la terre... » Je n'ai pas voulu, dans ces conditions, risquer moi-même une visite...

la dignité épiscopale... Mais j'ai fait chercher le seul homme qui puisse réussir désormais... Ah! voici l'abbé Gabriel!... Il nous donnera des nouvelles. (*Entre l'abbé de Rastignac. Il salue Véronique en silence, et baise la main de l'évêque.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES. L'ABBÉ GABRIEL.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Vous venez de Montégnac, abbé Gabriel... Ramenez-vous le curé Bonnet?

L'ABBÉ GABRIEL

Oui, Monseigneur, oui. Non sans peine! Ce saint homme est d'une telle modestie, et, malgré sa robuste apparence, d'un tempérament si nerveux!... Il est presque tombé en syncope, ses jambes refusaient de le servir, quand je lui ai communiqué le désir de Votre Grandeur. Le village de Montégnac offrait du reste, à ce moment-là, le plus saisissant des spectacles. Tous ces paysans, tête nue, étaient rassemblés en plein air, et priaient pour le meurtrier. Au centre, la famille Tascheron en deuil se distinguait par son désespoir. La cloche de l'église sonnait. On eût dit un tableau primitif... J'ai fait comprendre à monsieur Bonnet qu'une conversion éclatante devait couronner ce miracle. Il s'est rendu à mes raisons. Je l'ai ramené dans ma chaise de poste.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Bien, bien. Je n'attendais pas moins de vos talents diplomatiques. Où est monsieur Bonnet? à l'évêché?

L'ABBÉ GABRIEL

Non, Monseigneur, à la prison. Il a souhaité s'y rendre de suite. Il amenait avec lui une jeune fille, Denise, la sœur de Jean-François, une créature charmante. Je les ai moi-même accompagnés jusqu'à la porte de la cellule. A notre aspect, cette bête fauve a voulu se dresser pour rugir. Mais, en les reconnaissant mieux, un changement s'est fait en lui. Il a soudain baissé la tête. Des larmes ont brillé dans ses yeux. Il a dit à mi-voix : « Les canailles! C'est cela qu'ils me réservaient... » Je n'en ai pas entendu davantage.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Tout cela me paraît d'assez bon augure. Cette jeune fille, excellente idée!

GROSSETÊTE

Je ne voudrais pas vous contredire. Mais j'ai bien observé ce garçon. Il n'est pas insensible, soit. Il m'étonnerait que rien au monde pût détendre sa volonté.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Le curé Bonnet, cher monsieur, puise sa force hors du monde... J'ose croire que le prévenu parlera. Pour le reste, fions-nous à la grâce!

DE GRANVILLE

J'espère, s'il y a des aveux, que la justice en sera informée?

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Ce sera un point à examiner.

DE GRANVILLE

Sans retard, Monseigneur, s'il vous plaît. Peut-être ignorez-vous que la Cour...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Si, monsieur, je le sais, je le sais. Mais je me dois d'abord à l'Eglise. (*Un temps.*)

L'ABBÉ GABRIEL

Je me suis permis, Monseigneur, de donner rendez-vous au curé Bonnet dans l'hôtel Graslin, ici même. Comme vous y tenez, en quelque sorte, votre quartier général...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Abbé Gabriel, je vous prie!... Nous n'abusons pas, chère madame?

VÉRONIQUE

Nullement, Monseigneur, au contraire... Alors, si Tascheron avoue, évitera-t-il l'échafaud?

GROSSETÊTE

Hélas!

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Hélas!... Mais ceci n'est plus de ma compétence. (*On se tourne vers de Granville.*)

DE GRANVILLE, *avec sécheresse.*

Rien ne peut plus le sauver désormais... Même si nous découvrions sa complice...

VÉRONIQUE

Vous vous enlevez, en ce cas, votre seule chance de la connaître.

DE GRANVILLE

C'est ce que nous verrons ! (*Entre le curé Bonnet. Mouvement général.*)

L'ABBÉ GABRIEL

Le curé Bonnet, Monseigneur. (*Le curé Bonnet s'incline devant l'évêque. Il regarde un instant Véronique, soulevée et penchée vers lui. Il est pâle et à l'air très ému, et presque près de défaillir. Il y a un instant de silence.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, LE CURÉ BONNET.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Asseyez-vous, monsieur Bonnet. Vous semblez brisé. Cela se conçoit.

MONSIEUR BONNET

Je puis m'en dispenser, Monseigneur. (*Il s'appuie de la main sur une chaise.*)

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Quelle nouvelle nous apportez-vous ? Vous sortez de la prison, je le sais. Vous êtes chez Madame Graslin. Vous pouvez parler librement.

MONSIEUR BONNET

Jean-François a tout avoué, Monseigneur, il m'a autorisé à le dire, et il s'est repenti.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Est-ce possible? Dieu soit loué!... Lui avez-vous donné l'absolution?

MONSIEUR BONNET

Oui, Monseigneur. Il la méritait.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Quelle victoire, messieurs, pour l'Eglise!... Curé Bonnet, vous faites, vraiment, des prodiges.

MONSIEUR BONNET

Ce n'est pas moi, c'est Dieu, Monseigneur. Et son instrument, dans cette occasion, fut surtout mademoiselle Denise... Voyez-vous, une enfant innocente a des accents qui bouleversent le cœur. Ce Jean-François n'est pas un monstre. Je dirai même : ce n'est pas un méchant. C'est une âme tendre et meurtrie, qu'une horrible passion emporta... J'ai pleuré, lui aussi... voilà tout... Il n'y a, là-dedans, nul prodige. (*L'évêque regarde Grossetête, qui fait un signe d'assentiment.*)

DE GRANVILLE

Puis-je me permettre, Monseigneur, de poser une question à monsieur Bonnet?

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Si vous le désirez, monsieur de Granville. (*Au curé Bonnet.*) Monsieur de Granville est magistrat. C'est lui qui a instruit l'affaire.

DE GRANVILLE

Non pas ; mais qui doit requérir L'accusé, monsieur l'abbé, s'est-il simplement reconnu coupable,

ou bien vous a-t-il relaté toutes les circonstances du crime?

MONSIEUR BONNET

Je pense qu'il m'a tout dit, monsieur. Il me l'a juré, je le crois.

DE GRANVILLE

Vous savez où l'argent est caché?

MONSIEUR BONNET

Non. Mais je sais qu'il sera rendu. Jean-François s'y est engagé.

DE GRANVILLE

Comment?

MONSIEUR BONNET

Par un intermédiaire.

DE GRANVILLE

Lequel?

MONSIEUR BONNET

Il ne me l'a pas dit.

DE GRANVILLE

Et quand cela?

MONSIEUR BONNET

Le plus tôt possible. Quand ce sera sans danger pour personne.

DE GRANVILLE

Je vous entends. C'est quelque chose... mais ce n'est pas ce qu'il nous faut. A-t-il dit le nom de sa complice?

MONSIEUR BONNET

Monsieur...

DE GRANVILLE

C'est le point essentiel. J'y insiste. Vous l'a-t-il dit?

MONSIEUR BONNET

Je ne puis, sur ce point, vous répondre. C'est le secret de la confession.

DE GRANVILLE, *se tournant vers l'évêque.*

Monseigneur...

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *qui prisait.*

Monsieur Bonnet vous dit vrai.

DE GRANVILLE

C'est possible. Mais vous êtes son chef, et...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Oh ! je suis, ici, sans pouvoir, comme Notre Saint-Père lui-même. Les droits du pénitent sont sacrés.

DE GRANVILLE

Du moins, monsieur Bonnet pourrait-il faire usage de sa merveilleuse influence pour le décider à parler, à nous faire, à nous, ses aveux...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Il le peut, en effet, s'il le souhaite.

DE GRANVILLE

Je vous supplie de l'en convaincre, au nom des plus hauts intérêts. (*Un temps.*)

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Je n'entends donner aucun ordre. J'octroie une permission, voilà tout. Mon cher abbé, vous avez entendu la requête de monsieur de Granville. Vous êtes libre d'y accéder, ou de l'écarter, à votre choix. Ne consultez que votre conscience.

MONSIEUR BONNET

Monseigneur, ce n'est pas mon office. Je souhaiterais en rester là.

DE GRANVILLE

Monsieur l'abbé !...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

C'est votre droit.

MONSIEUR BONNET

Je crois que c'est mon devoir, Monseigneur. Ce pauvre enfant n'eût point parlé, s'il eût vu derrière moi quelqu'un d'autre... C'est au prêtre qu'il s'est abandonné, presque à l'ami, pourrais-je dire. Je ne trahirai pas sa confiance.

DE GRANVILLE

Songez, monsieur l'abbé, que le prévenu juge mal son propre intérêt... Un aveu de sa part, malgré tout...

GROSSETÊTE

De l'échafaud aux travaux forcés, il y a cependant une nuance !

MONSIEUR BONNET

Je ne sais trop lequel des deux est le pire. Je connais, j'ai dans ma paroisse un ancien forçat. La narration qu'il m'a faite me donne à penser que le bagne est souvent plus affreux que la mort. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Je suis venu ici pour sauver une âme, sur votre désir, Monseigneur. Je la crois en état, désormais, d'affronter le Souverain Juge. Ma mission est donc terminée. (*Monseigneur Dutheil fait un signe de tête.*)

DE GRANVILLE, *avec une rage froide.*

C'est bien ! Je remplirai la mienne.

MONSIEUR BONNET

Puis-je me retirer, Monseigneur? Je suis épuisé de fatigue.

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *se levant.*

Mais nous nous retirons avec vous... Madame Graslin, elle aussi, doit avoir besoin de repos... (*Tous se lèvent et prennent congé, dans un silence solennel. Véronique tend les bras vers l'abbé Bonnet, demeuré le dernier dans la pièce. Il la regarde avec pitié, et sort lentement.*)

SCÈNE XI

LA SAUVIAT, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE, *se levant, égarée.*

Ma mère, je ne pourrai pas ! ma mère, je ne pourrai pas ! Si ce supplice continue, j'aime mieux crier tout haut, ma mère !

LA SAUVIAT

Là, là... Attends qu'ils soient sortis... là, là... Je te l'avais bien dit, que tu en fais trop, dix fois trop !...

VÉRONIQUE

Écoute ! rappelle le prêtre !... Je veux me confesser à lui...

LA SAUVIAT

Plus tard, quand tu seras plus tranquille... Véro-

nique, voyons... tu me fais peur... Songe qu'il y a ton père... il y a moi...

VÉRONIQUE

Ah! sans vous...

LA SAUVIAT

Recouche-toi... étends-toi...

VÉRONIQUE, *tombant à genoux.*

Mon Dieu! je suis entre vos mains!... Seulement voir clair sur ma route!

ACTE III

Même décor, brillamment éclairé. Aline, au lever du rideau, achève d'allumer des bougies. On frappe à la porte du fond. Elle va ouvrir. Entre Denise.

SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, DENISE.

DENISE

Madame Graslin, s'il vous plaît?

ALINE

De la part de qui, Mademoiselle? Monsieur Graslin est mort, vous savez?... Il est mort brusquement, d'une attaque. . C'est moi qui l'ai trouvé par terre, en lui portant sa collation... On l'a enterré avant hier... Madame Graslin ne reçoit personne...

DENISE

Prévenez-la, je vous prie, tout de même, je ne peux pas dire mon nom, mais j'ai une chose urgente à lui dire.

ALINE

Ah !... bon. Je vais la prévenir. Si vous voulez attendre ici, Madame va venir tout de suite...

DENISE

C'est bien, merci. J'attendrai. (*Sort Aline. Denise*

5.

s'assied. Au bout d'un instant, entre Véronique. Ses cheveux ont blanchi. Elle est en grand deuil. Denise se lève.)

SCÈNE II

DENISE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Mademoiselle Tascheron, n'est-ce pas?

DENISE

Oui, Madame...

VÉRONIQUE

A quel propos?...

DENISE

Je viens vous rapporter ceci... (*Elle sort de son réticule un mouchoir maculé et tordu, le tend à Véronique qui le prend avec un tremblement visible.*)

VÉRONIQUE, *lui ouvrant les bras.*

Ah! mon enfant... Permettez-vous?...

DENISE

Oui, Madame. (*Elles s'embrassent et pleurent.*)

VÉRONIQUE, *après un silence.*

Vous avez donc rendu l'argent?

DENISE

Oui, Madame. Ce matin, j'en arrive, avec mon frère Louis-Marie. Jean-François nous l'avait commandé, en nous indiquant la cachette. Nous y sommes allés cette nuit.

VÉRONIQUE

Mais alors... Ce feu sur la Vienne, vers deux heures du matin, c'était vous?

DENISE

Oui, Madame. Nous avons eu de la peine. Louis-Marie a plongé quatre fois... Vous nous avez vus?

VÉRONIQUE

On peut voir d'ici... Je ne dormais pas. Pourquoi ce feu? C'était imprudent...

DENISE

Pour brûler le foulard et le châle. Il nous l'avait dit. Et ce fut bien fait. Les gendarmes sont venus nous surprendre, juste au moment où c'était fini...

VÉRONIQUE

Dieu me défend donc malgré moi... Ils vous ont laissé ce mouchoir ?

DENISE

Oui. C'est le sien. Il ne servait pas.

VÉRONIQUE

Son mouchoir !... C'est vrai, c'est le sien... C'est le sien... Ah! mon enfant, merci! merci! (*Elle prend la main de Denise et la baise.*)

DENISE, *gênée, retirant sa main.*

Je ne fais que lui obéir, Madame.

VÉRONIQUE

Ah ! vous m'en voulez, je le vois...

DENISE

Non, je n'en veux plus à personne. Je vous en ai voulu...

VÉRONIQUE

Et puis ?...

DENISE

Il m'a appris à vous connaître... (*Un temps.*)

VÉRONIQUE

Vous le voyez, vous !... Comment est-il ?

DENISE

Je ne le trouve pas changé... surtout depuis que...

VÉRONIQUE

Oui, je sais... depuis qu'il ne pense plus à la terre... Le curé Bonnet me l'a dit... Pourtant, il m'a envoyé ceci... (*Elle presse le mouchoir sur ses lèvres. Denise se lève.*) Je vous demande pardon...

DENISE

Au revoir, Madame.

VÉRONIQUE

Vous partez déjà? où allez-vous?

DENISE

Louis-Marie m'attend en bas.

VÉRONIQUE

Attendez encore... une seconde... Avez-vous payé l'avocat ?

DENISE

Non, madame. Il a refusé. Il m'a demandé ma jeannette. Je la lui ai donnée, de grand cœur. Il a fait ce qu'il a pu, n'est-ce pas?

VÉRONIQUE

Oui, ce qu'il a pu. C'est bien peu !... Vous n'avez aucun besoin d'argent ?

DENISE

Non, Madame.

VÉRONIQUE

Vous vivez en ce moment à Limoges?

DENISE

Nous restons ici quelques jours, le temps de savoir si son pourvoi sera rejeté, ou bien si... Ensuite, ma famille ira au Havre.

VÉRONIQUE

Vous quittez la France?

DENISE

Oui, Madame, mon père ne peut pas supporter...

VÉRONIQUE

Je le comprends. Rien ne l'y oblige... Votre famille, dites-vous... Vous ne la suivriez donc pas?

DENISE

Non. Je resterai jusqu'au bout. Il faut bien quelqu'un... pour le suivre.

VÉRONIQUE

Vous pouvez regarder... cette chose?

DENISE

Il n'en a pas peur. Moi non plus. (*Un temps.*) Du reste...

VÉRONIQUE

Quoi?

DENISE

Je ne peux pas le dire. Vous le saurez bien assez tôt.

VÉRONIQUE

Cet accent... Courageuse fille!... Oh! comme vous

lui ressemblez!... Mais il n'est pas perdu, Denise! Entendez-vous? il n'est pas perdu!

DENISE

Madame, gardez-vous un espoir?... l'avocat dit...

VÉRONIQUE

Il n'en sait rien... Je le sauverai, je vous dis... Mon mari est mort, je suis libre... Je le sauverai, ou me perdrai avec lui... Je ne peux pas parler davantage... j'attends du monde tout à l'heure... Revenez me voir, voulez-vous?

DENISE

Oui, Madame. Quand cela?

VÉRONIQUE

Demain soir.

DENISE

Bien, Madame, je viendrai.

VÉRONIQUE

A demain. (*Elles s'étreignent. Sort Denise. Véronique sonne. Entre Aline.*)

SCÈNE III

ALINE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE

Tu sais ce que tu as à faire, Aline. N'oublie rien de ce que je t'ai dit. Surtout, ne reçois plus personne, à l'exception de monsieur Bonnet. Tu as bien compris?

ALINE

Oui, Madame. (*Sort Véronique. Aline se met en devoir d'allumer le dernier candélabre. Elle tourne le dos à la porte. De Granville entre sans frapper. Il est très agité, très ému.*)

SCÈNE IV

ALINE, DE GRANVILLE.

DE GRANVILLE

Mademoiselle, s'il vous plaît!

ALINE, *se retournant.*

Ah!... monsieur?

DE GRANVILLE

Voulez-vous avoir l'obligeance de prévenir madame Graslin?

ALINE

Je ne peux pas, monsieur. Je regrette... Madame ne reçoit pas...

DE GRANVILLE

Dites-lui...

ALINE

Madame m'a bien commandé de ne pas entrer dans sa chambre.

DE GRANVILLE

Je vous ordonne de le faire. Il faut que je la voie seul à seul, et que je la voie tout de suite. Je le prends sur moi.

ALINE

Mais, monsieur...

DE GRANVILLE

Allez, mademoiselle, allez, et répétez-lui mes paroles, ou bien je vais la chercher moi-même.

ALINE

Puisque Monsieur veut, je vais voir... (*Elle sort. Un temps très bref. Entre Véronique.*)

SCÈNE V

VÉRONIQUE, DE GRANVILLE.

VÉRONIQUE

C'est vous, monsieur, qui insistez de cette surprenante manière?...

DE GRANVILLE

Comme vous le voyez, oui, Madame.

VÉRONIQUE

Je vous ferai remarquer que personne n'a osé, jusqu'ici, se permettre...

DE GRANVILLE

Oui, Madame, je le sais, je le sais. Vous êtes, d'ordinaire, obéie. Mais il y a des circonstances... Vous pensez bien que j'ai une raison pour être indiscret de la sorte...

VÉRONIQUE

Une raison? laquelle? J'écoute.

DE GRANVILLE

Ne pouvez-vous la deviner? Malgré moi, au moment de la dire... je suis extrêmement ému...

VÉRONIQUE

Vous en avez l'air, en effet. Mais chacun a ses propres soucis. Je ne sais pas deviner les charades. Parlez, je vous en prie, parlez...

DE GRANVILLE

Madame, vous savez que Tascheron vient de tenir une de ses promesses. L'argent du vol est retrouvé. C'est ce que Denise Tascheron, qui sort d'ici, est venue vous dire. Vous savez aussi que les gendarmes sont arrivés trop tard pour saisir des preuves, trouver la piste de la complice... Oui... vous n'ignorez qu'une chose... Cette piste, je l'ai découverte... Je sais le nom de la locataire du pavillon du bord de l'eau, juste à côté de l'endroit du crime... Et j'admire à présent ma folie de n'y avoir pas songé plus tôt !

VÉRONIQUE

Ah! vous savez?... Hé bien tant mieux... Maintenant que mon mari n'est plus... Vous devancez de peu, du reste... (*Un temps.*) Alors, je vais être arrêtée ?

DE GRANVILLE

Arrêtée, vous?... Viendrais-je ici? Ce que je vous dis, moi seul le sais, et nul autre ne doit le savoir... Ce n'est pas le magistrat qui vous parle, mais l'homme le plus désespéré... Vous... vous... notre orgueil, notre idole...

VÉRONIQUE

Faites-moi grâce de cela... Vos douleurs, auprès de la mienne... Si ce n'est pas au nom de la justice, pourquoi venez-vous ici? Pourquoi?

DE GRANVILLE

Mais... mais je viens pour vous aider... pour me concerter avec vous... examiner s'il est quelque issue... Dans cet affreux bouleversement, toutes mes notions de convenance, de devoir, d'honneur professionnel viennent de sombrer, je l'avoue... Je viens, vous savez bien pourquoi!

VÉRONIQUE

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de Tascheron, de lui seul... Peut-on encore le sauver?

DE GRANVILLE

Légalement, non.

VÉRONIQUE

Son pourvoi?

DE GRANVILLE

Il est rejeté... rejeté d'hier... J'en viens d'être avisé à l'instant. La... l'exécution est fixée...

VÉRONIQUE

Ah!... alors?

DE GRANVILLE

Alors, je ne vois... Il n'y aurait qu'une seule démarche... mais bien hasardée, bien chanceuse!...

VÉRONIQUE

Quoi? parlez!

DE GRANVILLE

Aller voir le ministre, à Paris... tout lui dire... C'est un esprit vaste... Il m'a protégé, dans le

temps... et il a aimé, lui aussi... Peut-être ce bizarre concours de circonstances extraordinaires ?... Je pourrais tenter la gageure... J'y risque ma charge, à vrai dire, tout mon avenir... Mais n'importe !... Si vous l'ordonnez, je suis prêt...

VÉRONIQUE

A quelle condition ?

DE GRANVILLE

A celle... Pour avoir une chance quelconque, il faudrait déclarer au ministre qu'il s'agit... qu'il s'agit de ma femme... (*Un silence.*) Admettez-vous que je sache aimer ?

VÉRONIQUE

Je vous remercie... Oui, c'est noble... Mais je ne peux pas accepter... Si ce malheureux doit survivre, je me dois à lui... Je ne le quitterai pas...

DE GRANVILLE

Mais, en tout cas, il irait au bagne...

VÉRONIQUE

Je le suivrais...

DE GRANVILLE

Vous ne savez pas...

VÉRONIQUE

Si, je sais... je suis renseignée... C'est l'enfer... Raison de plus... je le suivrais...

DE GRANVILLE

Mais enfin, il y a quelques jours, la veille de mon réquisitoire, vous m'offriez, rappelez-vous ! ce même pacte... Si j'avais compris...

VÉRONIQUE

Il fallait comprendre !...

DE GRANVILLE

Qu'y a-t-il de changé ?

VÉRONIQUE

Il y a moi !... Oui, j'étais encore enchaînée par toute la sagesse mondaine... Mon mari vivait... J'étais lâche... A présent, j'ai pris mon parti... Inutile d'insister, croyez-moi...

DE GRANVILLE

Hé bien, cherchez donc qui vous serve ! .. Tascheron mourra !

VÉRONIQUE, *égarée.*

Non !... pitié !... Grâce, grâce, monsieur de Granville !...

DE GRANVILLE

Madame, vous m'en demandez trop...

VÉRONIQUE

Pitié !... Est-ce mon corps qu'il vous faut ?... Prenez-le... prenez-le, que m'importe !... Mais qu'il vive... et que je puisse le joindre !...

DE GRANVILLE

Madame... quelle femme êtes-vous?... Vous m'épouvantez...

VÉRONIQUE

Quoi !... c'est vous... vous qui m'affolez, me forcez... j'ose parler franc, voilà tout... Ne soyez donc pas hypocrite !

DE GRANVILLE

Soit ! Je serai brutal, moi aussi... Je veux votre

existence entière... et non un plaisir de goujat... Accordez-la-moi, j'ose tout...

VÉRONIQUE

Cela, jamais ! jamais ! jamais !

DE GRANVILLE

Alors... (*Son bras retombe en couperet.*)

VÉRONIQUE

Je vois ce qui me reste à faire...

DE GRANVILLE

Quoi donc ?

VÉRONIQUE

Je me dénoncerai !

DE GRANVILLE

Vous n'y songez pas !

VÉRONIQUE

Si j'y songe !... Je ne songe qu'à cela au contraire...

DE GRANVILLE

Vous ne le sauverez pas !...

VÉRONIQUE

Nous verrons ! Je me perdrai, du moins, avec lui...

DE GRANVILLE

Vous l'aimez jusque-là !...

VÉRONIQUE

Pourquoi non ?... Il va bien mourir parce qu'il m'aime...

DE GRANVILLE

Ce sont des propos exaltés... On dit cela...

VÉRONIQUE

Regardez-moi !... Mais regardez-moi donc en face !...

DE GRANVILLE

Oui, oui, je vois, c'est la folie... (*Un silence.*) Cela, je vous en empêcherai...

VÉRONIQUE

Qui ? vous ?... Vous n'avez pas la force...

DE GRANVILLE

Vos amis vous en empêcheront !... Dussè-je les prévenir tout de suite...

VÉRONIQUE

Vous le pouvez. Amenez-les... J'accepte qu'entre nous ils soient juges... Peut-être il se trouvera quelqu'un d'eux pour me donner un avis véritable... je veux dire désintéressé...

DE GRANVILLE

Vous le voulez ?... J'y vais de ce pas ! (*Au moment où il va vers la porte, elle s'ouvre. Entre le curé Bonnet.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CURÉ BONNET.

VÉRONIQUE

Mon père !... vous venez à propos !...

DE GRANVILLE

Je vous cède la place, Monsieur l'abbé. Nul mieux

que vous n'est qualifié pour porter dans ce cœur la lumière. Madame Graslin en a besoin. La raison n'a plus de prise sur elle... Je vous souhaite plus de chance qu'à moi. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

LE CURÉ BONNET, VÉRONIQUE.

MONSIEUR BONNET

Vous m'avez fait appeler, Madame?

VÉRONIQUE

Mon père, j'ai péché... j'ai péché... je suis une pauvre âme perdue...

MONSIEUR BONNET

Dieu peut tout... L'avez-vous imploré ?

VÉRONIQUE

Oui, oui... mais il ne m'entend plus.. Je crie, et je suis sans réponse... Je meurs de soif dans un désert...

MONSIEUR BONNET

Ce désert, tous les croyants le connaissent... Il faut prier, prier encore... La source jaillira du rocher.

VÉRONIQUE

Mais moi... moi... je n'ai plus d'espérance... c'est le sort des damnés, n'est-ce pas?

MONSIEUR BONNET

Il n'y a pas de damnés sur la terre... C'est à la

porte de l'Enfer que le poète catholique a écrit : Perdez tout espoir... Ici bas, tout est rachetable.

VÉRONIQUE

Tout?...

MONSIEUR BONNET

Oui, tout... Car Dieu voit les causes.

VÉRONIQUE

Vous savez?...

MONSIEUR BONNET

Oui. Je sais votre faute...

VÉRONIQUE

Ah ! mon père, guidez-moi... sauvez-moi...

MONSIEUR BONNET

J'essaierai. Mais il faut m'y aider. Le salut est une conquête. Il faut le vouloir ardemment.

VÉRONIQUE

Mais...

MONSIEUR BONNET

Vous ne le voulez pas encore.

VÉRONIQUE

Moi! je?...

MONSIEUR BONNET

Vous croyez le vouloir. Mais vous appelez autre chose... Si, si. Descendez en vous même...

VÉRONIQUE

En moi, c'est le chaos, c'est la nuit ! Je ne sais pas ce qui s'y passe. Comment le sauriez-vous, mieux que moi ?

MONSIEUR BONNET

Il n'y a qu'à regarder vos yeux. J'y vois le déses-

poir, la révolte, la honte, toutes les passions terrestres. Je n'y vois pas le repentir. Il faut vous repentir d'abord. Alors, vous changerez de souffrance. Le calme rentrera en vous...

VÉRONIQUE

Qu'appelez-vous se repentir ? Si c'est être déchiré de remords...

MONSIEUR BONNET

Vous ne l'êtes pas, mais seulement de regret. Dans votre cœur et votre chair, vous saignez de la défaite subie... Tenez, répondez sincèrement. Que souhaitez-vous par-dessus toute chose ? Quel est le seul désir qui vous reste ?

VÉRONIQUE

Sauver Jean-François Tascheron, au prix de mon sang, de ma vie !

MONSIEUR BONNET

Sauver quoi ? Son corps, ou son âme ?

VÉRONIQUE

Les deux... le sauver, mais qu'il vive !

MONSIEUR BONNET

Qu'il vive, oui... pour le revoir ! Voilà le désir qui vous reste. Le sauver ? Son âme est sauvée. Vous ne pensez pas à son âme ! S'il vit, saurez-vous l'arracher à l'horrible enfer qui l'attend ? Vous l'y suivrez, je l'entends bien... pour le voir, et vous perdre vous-même... C'est cela, cet orgueil infini qui a fait d'abord votre chute... C'est ainsi qu'un ange, dit-on, a suivi Satan dans l'abîme... Avais-je raison de vous dire que ce n'est pas là du remords ?

VÉRONIQUE

Alors, que demandez-vous donc ?... Pour me repentir, que faut-il faire ?

MONSIEUR BONNET

Vous devez renoncer, quoi qu'il arrive...

VÉRONIQUE

Renoncer à quoi ?

MONSIEUR BONNET

A le voir...

VÉRONIQUE

Mon père !...

MONSIEUR BONNET

Cette vue vous a été funeste. Vous ne vous purifierez point que vous n'ayez arraché ce désir...

VÉRONIQUE

Je ne peux pas...

MONSIEUR BONNET

Il l'a bien accepté...

VÉRONIQUE

Parce qu'il va mourir... J'ai à vivre !...

MONSIEUR BONNET

Madame, je ne pourrai rien, si votre volonté ne change...

VÉRONIQUE

Ma volonté ! Mais je n'en ai plus... C'est un mot, cela, volonté... Quand on aime... Vous ne diriez pas cela, si vous saviez...

MONSIEUR BONNET

Ma pauvre enfant !... (*Un temps. Avec force.*) Si

vous ne pouvez pas vouloir, obéissez à qui vous commande !

VÉRONIQUE

A qui ? A vous, qui me demandez cet exorbitant sacrifice ? Qui est ce qui vous donne un tel droit ?

MONSIEUR BONNET

Notre Seigneur, qui est mort pour vous.

VÉRONIQUE

Exige-t-il qu'on meure aussi ?

MONSIEUR BONNET

C'est la condition pour renaître.

VÉRONIQUE

Je ne peux pas... je ne peux pas... je ne peux pas... Ne me faites pas de mal, par pitié !... Je sens que vous me plaignez, malgré tout... Aidez-moi à chercher une issue !

MONSIEUR BONNET

Hélas ! il n'en est qu'une seule : marcher sur son cœur, et me suivre... Le mot passion a deux sens : il faut monter de l'un à l'autre... C'est un dur chemin, je le sais. Voyons, si la force vous manque... Voulez-vous le revoir... une fois ?...

VÉRONIQUE

Mon père !... (*Elle éclate en sanglots et tombe à genoux devant lui.*)

MONSIEUR BONNET

O Madeleine, ce sont ces larmes que j'attendais de vous... Courage ! Pleurez, oui, pleurez... Cette douleur-là purifie... Les grands pécheurs font les grands

saints... Rappelez-vous la parole divine : Il y a plus de joie dans le ciel pour la brebis perdue qu'on retrouve que pour l'arrivée de cent justes... Vous êtes au bord du miracle... Est-ce dit ?

VÉRONIQUE

Laissez-moi le revoir... Ensuite... peut-être qu'ensuite... Mais je n'ose rien vous promettre...

MONSIEUR BONNET

Je ne vous le demande pas. J'attendrai. (*Elle veut baiser le bas de sa robe.*) Ma fille... laissez, je vous prie. (*Un silence. Il la relève doucement.*) Et maintenant, confessez-vous. Silence ! Écoutez... Quelqu'un vient... (*Entrent Monseigneur Dutheil, de Granville, Grossetête et Roubaud.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONSEIGNEUR DUTHEIL, GROSSETÊTE, ROUBAUD, DE GRANVILLE.

VÉRONIQUE, *allant à l'Évêque.*

Entrez, Monseigneur, vous ne me gênez point... pas plus qu'aucun de vous, mes amis. Vous êtes tous les bienvenus, au contraire. J'allais me confesser à monsieur Bonnet. Chacun de vous peut, doit m'entendre... vous qui m'avez fait, dans cette ville, une renommée de bienfaisance, de dévotion, de vertu... Je ne la mérite guère... Ecoutez... (*La Sauviat se montre à la porte de droite. Elle lui fait signe d'en-*

trer.) Maman !... près de moi... Viens ici... (*Elle s'appuie sur elle en parlant.*) Celle qu'a cherchée la justice, avec moins de bonheur que de zèle, la femme qu'une légende entoure, la maîtresse de Jean-François Tascheron, c'est moi... Oui, c'est moi, la complice... Vous pouvez m'accabler, voici l'heure... Du moins, je ne mentirai plus ! (*Un silence. Personne ne bouge. Ils se regardent, accablés.*) Comment cette affection est née... Vous me dispenserez, je vous prie... Si brisée, si meurtrie que je sois, je n'ai pas perdu ma pudeur. J'ai cédé à la force terrible qui nous conseille d'être heureux. L'amour, au début, même coupable, est une chose tellement innocente... C'est là ce qu'il y a d'effrayant... On ne comprend pas que l'on tombe... On le comprend, quand on est tombé... J'ai même attendu davantage... (*Un temps. Elle affermit sa voix.*) Ce que je veux que vous sachiez, c'est que, si vous pesez les causes, c'est bien moi d'abord la coupable, moi, supérieure à cet enfant par l'éducation, la culture, ma position dans le monde, qui avais accepté de l'élever, de surveiller, de guider son âme, moi qui l'ai perverti et séduit, moi qui l'ai mené... C'est affreux !... Car nous avons glissé au crime sans le vouloir, sans le savoir, poussés par notre probité même, ce que vous appeliez ma grandeur... Jean-François souffrait, le malheureux, de cette comédie tragique, de ces perpétuels mensonges qui salissent, qui rabaissent l'amour... Il me pressait de fuir avec lui, il voulait gagner l'Amérique... Le jour où je me sentis mère, je cédai... Nous étions sans argent... Monsieur Grossetête peut dire comment, au sein de la richesse, je ne

disposais pas d'une obole... (*Grossetête incline le front.*) C'est alors que, sans me le dire, Jean-François conçut son projet. Il voulut dépouiller un avare, dont il connaissait la cachette. C'était un forfait réparable! Le hasard, ou la main de Dieu, en fit un meurtre, un double meurtre... De la retraite où je l'attendais, un soir, j'ai entendu des cris qui n'ont pas cessé de me suivre, j'ai deviné, j'ai compris... ah! trop tard!... Et il est rentré, tout sanglant... Il était devenu fou, je l'atteste... Sans moi, si près, il n'aurait pas tué... Il voulait se livrer à la justice... C'est moi, entendez-vous? c'est moi qui le réconfortai, l'affermis, lui versai un verre de vin, l'aidai à ensevelir les corps, à cacher l'argent, et à fuir... Je comptais plus tard le rejoindre... J'achevai la nuit chez ma mère... Je lui demande pardon devant vous de l'avoir associée à ces hontes... (*Elle penche la tête vers la Sauviat, qui caresse doucement ses cheveux.*) Ce que fut ma vie depuis lors, vous qui l'avez vue, songez-y... Vous-mêmes, vous avez été les plus diligents des bourreaux... Si le mot expier a un sens, couchée sur cette chaise longue, j'ai connu l'avant-goût de l'enfer... Cependant, je me suis tue... non par lâcheté... Mon mari vivait, je portais son nom... je ne voulais pas le souiller, le déshonorer en public... Et puis, disons tout... j'espérais... Oui, je luttais, j'espérais encore... Afin de sauver Jean-François, j'essayai d'attendrir la justice... J'ai imploré son représentant, à mots couverts, mais avec des larmes... Il n'a pas su ou voulu m'entendre... *De Granville se prend la tête à deux mains.*) Je ne le lui reproche plus désormais... J'aime mieux avoir

tout avoué... Vous savez tout... Secourez-moi!... Vous êtes, n'est-ce pas, à vous cinq, la puissance humaine et divine, la société tout entière... Me voici devant vous... Que dois-je faire ? A qui dois-je crier que Jean-François est innocent et que je suis coupable ?... Pour qu'il vive, je suis prête à tout, à me traîner aux pieds du roi, comme à parler sur la place publique... Je suis veuve, donc je suis libre... Je n'ai plus de devoir qu'envers lui... Mais je ne sais pas comment faire... Je m'adresse à vous... Sauvez-le!... On ne peut pas le tuer aussi jeune... Le repentir fait des miracles... Je vous les promets en son nom... Vous le sauverez, n'est-ce pas ?... Vous le sauverez?... Dites! dites!... Je vous en supplie à genoux... (*Elle se laisse glisser à genoux. La Sauviat et le curé Bonnet la relèvent. Un silence. Tout le monde est debout. Personne n'ose prendre la parole. On se tourne d'instinct vers l'Évêque.*)

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *doux et ferme.*

Ma fille, nous causerons mieux, ces messieurs et moi, sans votre présence. Cet effort vous a épuisée. Allez prendre un peu de repos. Nous allons nous consulter, réfléchir. Nous vous rappellerons. Allez, ma fille. (*La Sauviat emmène Véronique, qui se laisse faire machinalement. Au moment où elles vont sortir, entre l'abbé de Rastignac.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'ABBÉ DE RASTIGNAC.

L'ABBÉ GABRIEL

Monseigneur...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Qu'est-ce donc?...

L'ABBÉ GABRIEL

J'apporte une nouvelle imprévue : Jean-François Tascheron est mort. (*Un silence. Tout le monde regarde Véronique, qui s'est brusquement retournée.*)

LA SAUVIAT, *à voix basse.*

Véronique!

VÉRONIQUE, *lui résistant.*

Laisse-moi! Je veux entendre.

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Comment est-il mort?

L'ABBÉ GABRIEL

Il s'est tué dans sa cellule, étranglé avec sa ceinture. On pense que c'est d'avoir appris le rejet de son pourvoi, et la certitude de son exécution publique. Il a profité d'un instant de relâche dans la surveillance exercée sur lui. Elle était moins rigoureuse, du reste, dans ces derniers temps, à cause de

sa conduite exemplaire. On m'a prévenu à l'évêché, où l'on venait pour l'abbé Bonnet. Je me suis rendu à la prison, n'ayant pas une minute à perdre. Il était encore vivant. On tâchait de le ranimer, mais en vain, il a expiré sous mes yeux. J'ai retiré de sa main crispée ce papier, où deux mots sont écrits. (*Il tend un papier à l'Evêque.*)

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *l'examinant.*

Ils sont adressés au curé Bonnet. (*Celui-ci prie l'évêque, du geste, de lire lui-même.*) « Pardonnez-moi de mourir sans vous. Vous m'avez fait du bien. Merci ! » Pauvre enfant ! Sa fin est coupable. Cette suprême pensée la rachète peut-être... (*Le curé Bonnet prie en silence.*)

L'ABBÉ GABRIEL

Je n'oserais dire que ces mots expriment en effet sa dernière pensée. Autant que je puis en juger, elle s'est retournée vers la terre. Il murmurait en expirant : « Pour elle... pour elle... pour elle... » (*Un sanglot de Véronique l'interrompt et le fait se retourner vers elle. Il s'arrête brusquement, interdit.*)

MONSEIGNEUR DUTHEIL, *l'écartant doucement et s'adressant à Véronique.*

Ma fille, vous nous consultiez, nous, des hommes, sur votre conduite à tenir. Selon des voix mystérieuses, la Providence vient de vous répondre. Acceptez humblement sa sentence. Il vous reste une vie de remords, où vous achèverez l'expiation...

VÉRONIQUE

Une vie!... qui vous dit que j'en veuille?...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Que voulez-vous dire, ma fille?

VÉRONIQUE

Que je le rejoindrai, si je veux! Personne ne peut plus l'empêcher. Où il est, il n'y a plus de barrières!...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Ma fille...

GROSSETÊTE

Véronique...

DE GRANVILLE *et* ROUBAUD

Madame...

LA SAUVIAT, *l'entourant de ses bras.*

Elle veut se tuer! Sauvez-la!

VÉRONIQUE, *se dégageant.*

Jean-François est mort... Je mourrai!

LE CURÉ BONNET, *de sa place, sur un geste discret de l'évêque.*

Non, madame! Vous vivrez. Vous vivrez... Nous vous trouverons une tâche. Vous viendrez à Montégnac avec moi.

VÉRONIQUE *allant pas à pas vers lui.*

A Montégnac?

LE CURÉ BONNET

Oui, près de lui. Nous y porterons sa dépouille. La colline où il va reposer sera le Calvaire terrestre d'où vous monterez vers le ciel, où vous ferez son salut et le vôtre... puisque c'est à cause de vous

qu'il a, dans un élan aveugle, compromis le destin de son âme... Ne dites pas non. Attendez. Vous ne pouvez encore que souffrir. Il vous reste à chérir votre faute... Vous y parviendrez, je le jure, comme l'ont fait des milliers d'êtres!...

VÉRONIQUE

Alors, il faut consentir à vivre?... (*Le curé Bonnet incline la tête.*) J'obéirai... (*Elle tombe aux bras de la Sauviat, qui l'étend sur le canapé. Roubaud s'empresse autour d'elle.*)

LE CURÉ BONNET

Je crois qu'elle est sauvée, Monseigneur...

MONSEIGNEUR DUTHEIL

Je le crois... Le temps fera le reste...

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

Georges ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes . . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

H. BAUËR

Sa Maîtresse, 4 actes . 2 »

Paul BILHAUD et Maurice HENNEQUIN

Les Dragées d'Hercule, 3 actes . . . . 2 »
La Famille Boléro, 3 a. 2 »
Le Gant, 1 acte 1 50
Heureuse ! 3 actes. . . 2 »
M'amour, 3 actes . . . 2 »
Nelly Rozier, 3 actes . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »

M. BONIFACE

Clarisse Arbois, 3 actes. 3 50
La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

L'Armature, 5 actes. . 3 50
Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
La Couvée, 3 actes. . . 2 »
La Déserteuse, 4 actes. 3 50
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes . . 2 »
Les Hannetons, 3 act . 2 »
Maternité, 3 actes . . 3 50
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
La Petite Amie, 4 act. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

M. CHAMPAGNE

Mademoiselle Aurore 3 actes. . . . . . . 2 »

G COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Les Gaietés de l'Escadron, 3 actes . . . . 2 »
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi ! 1 acte . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Mentons bleus, 1 acte . 1 »

fr. c.

Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
Victoires et Conquêtes, 1 acte . . . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8°). . . . . 4 »
Le Coup d'Aile. 3 act . 3 50
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Figurante. 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas au lion, 5 act. 2 »

Lucien DESCAVES

La Préférée. 3 actes. . 2 »
Les Souliers, 1 acte . . 1 »
Tiers État, 1 acte. . . 1 50

P.-L. FLERS

La Chaste Suzanne, 2 actes. . . . . . . 2 »

P.-L. FLERS et Eugène HÉROS

Ah ! Moumoute ! 2 act. 2 »
Les Suites d'un Premier Mai, 1 acte. . . . . 1 »

Paul GAVAULT

Une Affaire Scandaleuse, 4 actes. . . . . 2 »
Les Aventures du Capitaine Corcoran, 5 a. 17 tableaux. . . . . 2 »
La Belle de New-York, 2 actes, 3 tableaux . 2 »
La Dame du 23, 3 act. 2 »
La Dette, 5 actes . . . 2 »
Les Dupont, 3 actes. . 2 »
Le Frisson de l'Aigle, 5 actes . . . . 2 »
Manu Militari ! 1 acte. 1 50
Mr l'Adjoint, 1 acte. . 1 50
La Petite Madame Dubois, 3 actes. . . . . 2 »
Plutus ! 3 actes. . . . 2 »

Paul GAVAULT et V. DE COTTENS

Chéri ! 3 actes. . . . . 2 »
Le Guet-Apens, 1 acte. 1 50
Fin de Rêve, 3 actes . 2 »

Paul GAVAULT et R. CHARVAY

Mademoiselle Josette, ma femme, 4 actes . 2 »

Paul GAVAULT et P. L. FLERS

Charmant Séjour ! 3 a. 2 »

fr. c

Paul GAVAULT et GUILLEMAUD

Les Femmes de Paille, 3 actes. . . . . . . 2 »

Paul GAVAULT, Eugène HEROS et Eugène MILLOU

Family-Hôtel, 3 actes. 2 »

Maurice HENNEQUIN

Inviolable ! 3 actes. . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
Totote et Boby, 1 acte. 1 50

Maurice HENNEQUIN et Georges DUVAL

Le Coup de fouet, 3 a.. 2 »
Le Remplaçant, 3 act. 2 »
Le Voyage autour du Code, 4 actes. . . . 2 »

Maurice HENNEQUIN et Pierre VEBER

Florette et Patapon, 3 a. 2
Vous n'avez rien à déclarer ? 3 actes. . . 2 »

Eugène HÉROS

Don Juan Moderne, 1 a. 1 50
Il est Ignoble avec Bouchard, 1 acte 1 50

Eugène HÉROS et L. ABRIC

Paquerette, 1 acte. . . 1 50
La Veuve, 1 acte . . . 1 50

Jean JULLIEN

L'Écolière, 3 actes. . . 2 »
La Mineure, 1 acte . . 1 50
Les Plumes du Geai, 4 actes . . . . 2 »
La Poigne, 5 actes. . . 2 »
La Sérénade, 3 actes . 2 »

G. LENOTRE

Colinette, 3 actes . . . 2 »
Les Trois Glorieuses, 4 actes . . . . 2 »

H. DE NOUSSANNE

Au-dessus des Frontières, 3 actes . . . . . 2 »

MARC SONAL

La Chambre des Baisers, 3 actes. . . . . 2 »

Albin VALABRÈGUE et Maurice HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 act. . 2 »
Place aux Femmes ! 4 a. 2 »

Pierre VEBER

L'Amourette, 3 actes. . 2 »
Chambre à part, 3 a. . 2 »
Gonzague, 1 acte. . . 2 »
Loute, 4 actes. 3 50

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

